

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

LA GUERRE NATIONALE

Une guerre nationale, la première et la seule guerre qui ait été vraiment nationale, faite par la nation entière et faite uniquement pour elle : voilà ce que représente ce moment de notre histoire. Au delà, dans le passé, si grandes que furent les autres guerres, aucune n'a mérité d'être, comme celle-ci, la guerre pure et sainte de la France. Toutes ont été mêlées d'éléments impurs, de ceux qui troublent ou divisent un peuple.

En 1870, la guerre fut regardée, à tort ou à raison, comme l'affaire d'une dynastie. Le nouveau régime la continua, mais au milieu de combien de secousses intérieures ! Et à la fin, au moment peut-être où la victoire serait venue à nous, des disputes de partis gênèrent les réflexions.

En 1815, lorsque l'ennemi descendait sur Paris, qui donc s'en inquiétait sérieusement ? Les parents du souverain vaincu ne pensaient qu'à mettre en lieu sûr leurs trésors ; des chefs politiques profitraient de la défaite pour se donner quelque rôle ; et quand les vainqueurs se présentèrent aux portes, ce fut, pour quelques-uns, un jour de fête.

Certes, en 1792, Valmy fut une belle journée, l'apparition d'une guerre nationale au milieu de batailles de princes. Mais notre nation n'était point toute à Valmy, et les cris de colère contre l'ennemi s'y mêlèrent d'imprécactions contre la tyrannie, provoquées par les pires discordes politiques.

Avant cette date, la plupart de nos guerres ont fait sa place à l'esprit national, ont eu leurs instants et leurs accents de patriotisme. Deux d'entre elles, surtout, rappellent la nôtre, guerre de défense et de libération : celle à laquelle Henri IV présida contre l'impérialisme espagnol, celle à laquelle est demeuré attaché le nom de Jeanne d'Arc. Mais l'une et l'autre furent aussi des guerres civiles ; elles ne montrèrent pas, comme celle de nos jours, la France intégrale, dressée dans son droit et son devoir...

Il y a chez nous, assurément, des partisans de dynasties déchues ou de ministères tombés. Aucun d'eux, j'imagine, n'a tenté d'exploiter le danger pour satisfaire une vengeance ou faire triompher ses amitiés.

Il y a chez nous des passions provoquées par la haine ou l'amour de la religion. Un instant nous avons craint qu'elles se rallieraient à la chaleur de l'excitation générale. Des mots imprudents ont été prononcés. Mais le bruit s'en est perdu dans la sagesse du pays.

Il y a chez nous, enfin, des dissensments sur les questions sociales. Nous les retrouverons au lendemain de la paix. La nature de cette guerre les a supprimés pour un temps. Ils ne pouvaient durer devant les leçons de ces batailles confondant les classes, de cette bienfaisance rapprochant les rangs.

Cette union, ce silence des passions, est un moment unique dans notre histoire.

CAMILLE JULLIAN,
de l'Institut de France.

POUR L'AGRICULTURE

Les comités d'action rurale.

M. Méline, ministre de l'agriculture, vient de faire signer un décret instituant un comité d'action agricole dans chaque commune rurale et des comités cantonaux d'organisation agricole.

Dans chaque commune, un comité, dont les membres seront élus, se verra chargé d'organiser le travail agricole et d'assurer la culture de toutes les terres.

Il aura pour mission de se mettre à la disposition des agriculteurs pour leur donner conseil et appui, de leur indiquer et de leur faciliter les moyens de se procurer des engrangements, des semences, des animaux de travail, des machines, etc., enfin, de les mettre en rapport avec les institutions de crédit mutuel agricole pouvant leur faire les avances d'argent nécessaires pour leurs opérations.

Il leur servira d'intermédiaire pour soumettre leurs demandes, leurs réclamations et leurs plaintes aux autorités militaires et civiles, soit directement, soit par l'intermédiaire du comité cantonal, dont il sera question ci-après.

Il pourra, sur la demande des exploitants, mobilisés et même non mobilisés, accepter à titre de mandataire bénévole la direction des travaux de culture pour les terres que ceux-ci ne pourraient plus cultiver.

Les comités de plusieurs communes pourront coordonner leurs efforts. Leurs membres agiront comme mandataires des exploitants. Enfin, un comité d'organisation servira d'intermédiaire auprès des autorités militaires et civiles en défendant auprès d'elles les réclamations et les plaintes portant sur toutes les questions relatives à la mise en valeur du sol.

LA CHASSE AUX RATS

Nos soldats mènent, dans la tranchée et dans les cantonnements, une offensive vigoureuse contre ces malfaits rongeurs. Les moyens dont ils disposaient jusqu'ici étaient tout à fait insuffisants. L'institut Pasteur vient heureusement de découvrir un produit qui semble bien réaliser la « mort-aux-rats » idéale.

Il s'agit de l'extrait de scille, tiré des bulbes de la scille ou oignon marin, dont le rat est, paraît-il, très friand, et qui constitue un toxique des plus actifs et en même temps des plus pratiques. Sans aucun danger pour l'homme et le chien, il suffit d'un dixième de milligramme de cet extrait pour tuer un rat. En présence du résultat obtenu, l'institut Pasteur a décidé de fabriquer le toxique en grande quantité ; et, chaque jour, 1,200 litres de l'extrait de scille sont envoyés au front.

A défaut d'extrait toxique, on peut employer le virus Danysz qui, depuis une trentaine d'années, a largement fait ses preuves. On sait que ce virus a le pouvoir d'inoculer aux rats une sorte de « typhoïde » qu'ils se communiquent les uns aux autres et qui est rapidement mortelle. Il suffit donc d'injecter le virus à quelques rats et de les lâcher ensuite parmi leurs congénères ; en peu de temps, la contagion s'étendra parmi eux. En prenant soin que les rats ainsi inoculés ne touchent pas aux vivres destinés aux soldats, on peut attendre de cette méthode les meilleurs résultats.

Désormais, donc, la lutte contre le rat va devenir sérieuse. Et nous avons le droit d'espérer que, cette fois, l'affreux peuple ratier sera chassé de nos lignes.

En Espagne

L'Espagne, puissance officielle, est neutre. Elle a déclaré sa neutralité dès le premier jour, et depuis lors en observe exactement les devoirs.

L'Espagne est donc neutre. Mais les Espagnols ne le sont pas. Ils le sont aussi peu que possible : aussi peu, chacun en son sens, que s'ils faisaient la guerre eux-mêmes. D'un bout à l'autre du royaume, ils sont divisés en deux partis, d'ailleurs inégaux en nombre, mais égaux en passion. On est francophile ou germanophile ; c'est un nouveau classement, nettement tranché, et qui comprend tout. Pas de milieu, pas de tierce opinion, pas de groupe soi-disant impartial, où l'on affecte l'équité.

Si vous prononcez le nom d'un Espagnol, aussitôt un qualificatif s'accorde à ce nom, comme une épithète homérique : un tel, germanophile, ou francophile ; on dit aussi « allié », aliado. Et il faut avoir entendu l'accent, mêlé de dédain et de répugnance, comme s'il s'agissait d'un insecte impur, avec lequel un de nos meilleurs amis en ce pays, interrogé sur tel homme politique ou tel passant rencontré, répond : « Ce monsieur ? C'est un germanophile », pour comprendre à quelle profondeur la guerre a touché le sentiment espagnol.

La guerre est la première préoccupation de tous ; elle est le sujet éternel des entretiens et des discussions. Deux Espagnols ne peuvent se réunir sans parler de la guerre ; et non pas tranquillement, comme de l'affaire d'autrui, mais avec une ardeur tout de suite exaltée, comme de l'affaire la plus personnelle, et qui tient au plus vif de l'être ; elle a causé entre eux autant de dissensions, de querelles et de ruptures, que les crises les plus violentes de leur histoire nationale.

Le jour où, dans la Baltique, un vaisseau allemand fut détruit, l'événement me fut annoncé en ces termes par des Espagnols : « Nous avons coulé un croiseur. » Et d'autre part, à certaines heures où la fortune, dans les Balkans par exemple, semblait devenir plus incertaine, j'ai vu d'autres Espagnols soucieux jusqu'à l'angoisse, et qu'il fallait rassurer en leur disant : « Ce n'est pas si grave que vous l'imaginez. » Leurs sentiments sont aussi forts que les nôtres : l'horreur et le mépris de l'Allemagne ne montent pas plus haut chez nous que chez eux. A quelque parti qu'ils se soient rangés, ils suivent jusqu'au bout leurs sympathies ou leurs colères ; ils sont amis fervents ou ennemis acharnés : le grand drame de l'univers s'est emparé d'eux comme un drame de leur propre existence.

Au reste, un caractère de peuple ne change guère à travers les siècles ; les apparences seules varient, le fond reste immuable. Dans le récit charmant du voyage qu'elle fit en Espagne, au temps de Louis XIV, Mme d'Aulnoy conte cette aventure dont elle fut témoin à Madrid : « Hier on a porté, chez l'ambassadrice de Danemark, un fruitier fort blessé :

il avait tiré l'épée pour soutenir que le sultan devait faire étrangler son frère. » Les Espagnols de maintenant sont pareils à ceux que Mme d'Aulnoy montre si ardents à prendre parti dans les affaires du sultan.

Mais ce n'est plus du sultan qu'il s'agit, c'est d'une guerre formidable où ils sentent, ou ils savent tous qu'avec le destin du monde le destin de leur patrie est engagé : comment resteraient-ils neutres dans cette guerre-là ?

PIERRE LALO.

Faits de guerre

DU 1^{er} AU 4 FÉVRIER

En Artois.

La lutte d'artillerie a continué avec une assez grande vivacité, notamment au sud de la côte 119.

Dans la journée du 1^{er} février, nous avons arrêté par un combat à la grenade une attaque tentée par un détachement ennemi au nord de la route de Saint-Nicolas à Saint-Laurent. Notre artillerie a exécuté sur les positions adverses de la route de Lille, au sud de Théâtre, un bombardement qui a provoqué un incendie suivi d'explosions.

Dans la journée du 2, la lutte de mines a été assez active aux abords de la route de Lille. Le tir de notre artillerie a provoqué trois explosions dans les batteries ennemis de la région de Vimy.

Entre Somme et Oise.

Notre artillerie a continué à bombarder les tranchées allemandes de Beuvraignes et de Fresnières ; elle a pris sous son feu des convois dans les régions de la ferme Sous-Touvent et de Lassigny, ainsi qu'un train sortant de cette dernière localité.

Sur le front de l'Aisne.

Notre artillerie a exécuté des tirs efficaces sur les ouvrages ennemis de Beauvois et de la ferme du Choléra ; aux environs de Berry-au-Bac, elle a pris sous son feu à diverses reprises des troupes en mouvement.

A la fin de l'après-midi du 2 février, l'ennemi, après un bombardement assez vif, a esquivé une attaque sur nos positions du bois des Buttes, dans la région de la Ville-au-Bois ; il a été arrêté net, sans pouvoir déboucher, par nos tirs de barrage et nos feux d'infanterie, immédiatement déclenchés. Dans la journée du 3, notre artillerie a continué le bombardement des tranchées ennemis du plateau de Vaucr et de la Ville-au-Bois.

En Champagne.

Nos batteries ont bombardé dans la journée du 2 les ouvrages ennemis au nord de Souain.

En Argonne.

La lutte de mines s'est poursuivie avec beaucoup d'activité ; nous avons fait sauter de nombreux fourneaux qui ont bouleversé les travaux souterrains de l'ennemi. Dans la nuit du 1^{er} au 2 nous avons fait exploser une mine à la côte 285 dans la région de la Haute-Chevauchée ; dans la journée du 3, nous avons fait exploser une aux Courtes-Chausses, une à la Fille-Morte, quatre à la côte 285. Entre ce point et la Haute-Chevauchée, des fractions ennemis ont tenté contre un de nos petits postes une attaque qui a été arrêtée net après une lutte d'artillerie et de grenades.

La guerre de mines se poursuit également à Vauquois où, dans la journée du 3, nous avons fait exploser trois fourneaux.

Entre Meuse et Moselle.

Aux bois des Chevaliers, nous avons fait sauter une mine.

Notre artillerie a bombardé Saint-Maurice-sous-les-Côtes au nord d'Hattonchâtel ; elle a efficacement contrebuté deux lance-mines signalés au nord-ouest de Flirey.

Dans les Vosges.

Nos batteries ont exécuté plusieurs tirs heureux ; à l'est de Senones, à la côte 483, elles ont démolit un blockhaus ennemi ; à l'est de Saint-

Dié, dans la région de la Fave, elles ont efficacement bombardé les ouvrages allemands ; aux abords d'Orbey, au sud-est du Bonhomme, elles ont fait exploser un dépôt de munitions. Les deux artilleries se sont aussi montrées assez actives au Braunkopf, dans la vallée de la Fecht et à l'Altmaut au nord-ouest de Metzeral.

Dans la nuit du 1^{er} au 2 février, l'ennemi a enlevé un de nos postes d'écoute dans la région de Sonderbach, au sud de Munster, et il en a été immédiatement chassé par une contre-attaque.

En Haute-Alsace.

Un tir de notre artillerie a provoqué un incendie dans les cantonnements ennemis d'Oelenberg, au nord-ouest de Burnhaupt, dans la vallée de la Doller.

ARMÉE D'ORIENT

Dans la nuit du 31 janvier au 1^{er} février, un zeppelin a lancé plusieurs bombes sur le port et la ville de Salonique. Deux projectiles sont tombés sur la préfecture grecque, un troisième sur la caisse générale de la banque de Salonique, qui a été complètement incendiée. Les autres bombes n'ont causé que peu de dégâts matériels. Le chiffre des victimes dans la population civile est de 11 tués et 15 blessés, auxquels il faut ajouter 2 militaires tués et 1 blessé.

Un avion ennemi a été abattu par un des nôtres entre Tepcik et Verria (ouest de Salonique). Les deux aviateurs qui le montaient (un capitaine et un aspirant) ont été faits prisonniers. Dans la zone de Gorizia, duel d'artillerie. Sur le Carso, des détachements italiens ont pénétré par surprise dans une position ennemie, près de San Martino, y ont fait des prisonniers et se sont emparés de bombes et de fusils.

Au sud du Pripet, une troupe d'éclaireurs russes, dont faisaient partie des Tchèques, a opéré une exploration heureuse.

Sur la Strya un échec a été infligé à une offensive que des groupes ennemis tentaient. Dans la région au nord-est de Bouthach, un avion ennemi a été abattu.

Dans la région d'Oucietchko, les Autrichiens ont essayé, par deux fois, sous la protection d'un feu violent d'artillerie lourde, de prendre l'offensive, mais ils ont été repoussés.

L'armée du Caucase a continué à poursuivre les Turcs dans la direction de l'ouest. Dans la vallée de la Passine supérieure nos alliés ont résolu l'ennemi et lui ont fait des prisonniers. Sur la rive méridionale du lac de Van les Russes ont enlevé le village de Norkef.

FRONT ITALIEN

Dans la vallée de Plezzo, des détachements ennemis qui essayaient de s'approcher des retranchements italiens au sud du mont Rombo ont été repoussés.

Dans la vallée de Logarina, les Autrichiens ont renouvelé leurs attaques contre les lignes italiennes au nord-est de Mori. Mais ils n'ont obtenu aucun résultat.

Dans la zone de Gorizia, duel d'artillerie.

Sur le Carso, des détachements italiens ont pénétré par surprise dans une position ennemie, près de San Martino, y ont fait des prisonniers et se sont emparés de bombes et de fusils.

SUR MER

Jeudi matin, vers sept heures, des navires ennemis ont bombardé, sur la côte italienne de l'Adriatique, le port de San-Vito et les installations du chemin de fer d'Ostuna à la mer.

Les dégâts matériels, les seuls qui aient été causés, sont peu importants.

L'escadre ennemie se composait de quatre contre-torpilleurs, appuyés par un croiseur.

La population a conservé son calme et, de plusieurs points du littoral, l'artillerie de marine a canonné vigoureusement la flottille ennemie et l'a obligée à s'éloigner.

Ostuna et San-Vito dei Normanni (dont le nom rappelle probablement la domination normande du temps de Robert Guiscard) sont deux petites localités situées près de la côte de l'Adriatique, l'une à 20 kilomètres et l'autre à 35 kilomètres environ de Brindisi, en allant vers le nord-ouest. Les navires ennemis visaient évidemment la grande voie ferrée qui dessert Brindisi et qui, dans cette région, est très voisine du rivage. Peut-être visaient-ils aussi le port même de Brindisi.

La capture de l'*"Appam"*.

L'*"Appam"* est un vapeur anglais de 7,780 tonnes, pour lequel on éprouvait les plus grandes inquiétudes. Il était parti de Dakar le 11 janvier avec 20 passagers, et depuis on n'en avait plus eu de nouvelles. Or, l'*"Appam"* est arrivé le 1^{er} février, en station de quarantaine, au large d'Old Point, aux Etats-Unis, comme prise de guerre allemande.

Il avait été capturé, près de Madère, parait-il, par un vapeur armé allemand, un corsaire,

qui serait le *"Moeve"*. Suyant les récits des passagers, le 15 janvier au matin, un navire inconnu s'approcha très près du paquebot et tira deux coups sur l'avant. L'*"Appam"*, supposant que le navire étranger était un pirate, tira deux coups de canon sans effet. Les canots de sauvetage furent mis à la mer, et l'un d'eux fut écrasé entre les deux navires. Un détachement du navire allemand monta sur le pont de l'*"Appam"* dont le commandant, le capitaine Harrison, comprenant que toute résistance était inutile, se rendit. Un lieutenant allemand, nommé Berg, vint alors à bord avec un équipage de prise de vingt-deux hommes. Le corsaire allemand disparut après avoir mis à bord un grand nombre de prisonniers pris sur sept navires différents. Pendant le voyage à travers l'Atlantique, l'*"Appam"* fut utilisé comme croiseur auxiliaire.

Le 27, après avoir infligé une nouvelle défaite aux Allemands ; ce même jour, l'ennemi a été chassé de Ngat par les Français, dont les pertes se montent à 14 hommes.

La colonne britannique du colonel Colis a occupé Lolodord le 28 janvier.

On apprend de Bata, port du littoral de la Guinée espagnole, que plus de 700 Allemands sont sur la frontière espagnole. De nombreux déserteurs se rendent aux troupes frança-anglaises avec armes et bagages.

FRONT RUSSE

Dans la région de Riga et d'Uxkull, violents duels d'artillerie.

Dans le secteur d'Ogher, le long du chemin de fer de Dvinsk à Riga, les batteries russes ont empêché les travaux de terrassement de l'ennemi et bombardé efficacement une position de mitrailleuses.

En amont de Friedrichstadt, une troupe allemande, vêtue de sarraux blancs, a tenté de briser la glace de la Dvina, mais elle a été dispersée par le feu de nos alliés.

Au nord-ouest de Tarnopol, les Russes, après avoir détruit les réseaux de fils de fer, se sont emparés d'un poste fortifié dont la garnison s'est enfuie

Ce numéro du « Bulletin des Armées » est accompagné d'un Supplément entièrement consacré au Tableau d'honneur

Contes du "BULLETIN"

TOINE

On le connaissait à dix lieues aux environs le père Toine, le gros Toine, Toine-ma-Fine, Antoine Nâchebie, dit Brûlot, le cabaretier de Tournevent.

Il avait rendu célèbre le hameau enfoncé dans un pli du vallon qui descendait vers la mer, pauvre hameau paysan composé de dix maisons normandes entourées de fosses et d'arbres.

Depuis vingt ans il abreuvait le pays de sa fine et de ses brûlots, car chaque fois qu'on lui demandait :

— Qu'est-ce que j'allons bénir, pé Toine ?

Il répondait invariablement :

— Un brûlot, mon gendre, ça chauffe la tripe et ça nettoie la tête ; y a rien de meilleur pour le corps.

Il avait aussi cette coutume d'appeler tout le monde « mon gendre », bien qu'il n'eût jamais eu de fille mariée ou à marier.

Ah ! oui, on le connaissait Toine, Brûlot, le plus gros homme du canton et même de l'arrondissement. Sa petite maison semblait dérisoirement trop étroite et trop basse pour le contenir, et quand on le voyait debout sur sa porte où il passait des journées entières, on se demandait comment il pourrait entrer dans sa demeure. Il y rentrait chaque fois que se présentait un consommateur, car Toine-ma-Fine était invité de droit à prélever son petit verre sur tout ce qu'on buvait chez lui.

Il buvait tant qu'on lui en offrait, et de tout, avec une joie dans son œil malin, une joie qui venait de son double plaisir, plaisir de se régaler d'abord et d'amasser de gros sous ensuite, pour sa régale.

Et puis, il fallait l'entendre se quereller avec sa femme ! C'était une telle comédie qu'on aurait payé sa place de bon cœur.

Depuis trente ans qu'ils étaient mariés, ils se chamaillaient tous les jours. Seulement Toine rigolait, tandis que sa bourgeoise se fâchait.

C'était une grande paysanne, marchant à longs pas d'échassier et portant une tête de chat-huant en colère. Elle passait son temps à éliver des poules dans une petite cour, derrière le cabaret, et elle était renommée pour la façon dont elle savait engranger les volailles.

Mais elle était née de mauvaise humeur et elle avait continué à être mécontente de tous. Fâchée contre le monde entier, elle en voulait principalement à son mari. Elle lui voulait de sa gaieté, de sa renommée, de sa santé et de son embonpoint.

Et elle lui criait dans la figure :

— Espère, espère un brin ; j'verrons c'qu'arivera, j'verrons c'qu'arivera, ça crèvera comme un sac à grain, ce gros bouffé !

Toine riait de tout son cœur en se tapant sur le ventre et répondait :

— Eh ! la mè Poule, ma planche, tâche d'engraisser comme ça d'la volaille. Tâche pour voir.

Et relevant sa manche sur son bras énorme :

— En v'là un aileron, la mè, en v'là un

Et les consommateurs tapaient du poing sur les tables en se tordant de joie, tapaient du pied sur la terre du sol, et crachaient par terre dans un délire de gaîté.

La vieille furieuse reprenait :

— Espère un brin... espère un brin... j'verrons c'qu'arivera..., ça crèvera comme un sac de grain.

Et elle s'en allait furieuse, sous les rires des buveurs.

Il arriva que Toine eut une attaque et tomba paralysé. On coucha ce colosse dans la petite chambre derrière la cloison du café, afin qu'il pût entendre ce qu'on disait à côté,

ECHOS DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Le salut à l'Alsacienne. — On a parfois des nouvelles de ce qui se passe là-bas, de l'autre côté des Vosges, dans les villes alsaciennes. Voici une anecdote qui nous a été rapportée tout récemment :

Il y avait un jour, en 1915, une centaine de prisonniers français que les autorités militaires allemandes promenaient à travers Strasbourg, non pas, bien sûr, pour leur faire voir la ville, mais pour l'espoir — malgré les expériences qu'on avait déjà faites — d'accabler la population.

Arrivés devant la gare, ces prisonniers en vinrent sortir une Alsacienne en costume, et tous, officiers en tête, lui firent le salut militaire.

La pauvre fille, toute rouge d'émotion, ne savait où se mettre, et les témoins se cachèrent pour pleurer d'attendrissement.

Voyages artistiques. — Les Allemands ne restent point inactifs en Pologne. Des « spécialistes » y ont entrepris des « voyages artistiques » au grand dommage des collections du pays.

Un des cinq journaux polonais qui continuent à paraître à Varsovie, *Glos Polski*, rapporte que dans l'ancienne résidence du roi Jean Sobieski l'empereur maintenait un régiment bavarois. Ce palais royal renfermait une des plus belles collections artistiques de Pologne. Les Allemands ont nommé une commission mixte, de civils et de militaires, chargée de la « conservation » du palais. Elle est présidée par Hermann, conservateur au musée de Berlin, qui connaît fort bien le palais Sobieski pour l'avoir visité plusieurs fois avant la guerre.

Hermann a donné l'ordre d'emballer toutes les œuvres d'art de la collection Sobieski et de les expédier à Berlin « afin de les étudier plus attentivement, ce qui ne peut se faire qu'à Berlin. »

et causer avec les amis, car sa tête était démeurée libre, tandis que son corps, un corps énorme, impossible à remuer, à soulever, restait frappé d'immobilité. On espérait, dans les premiers temps, que ses grosses jambes reprendraient quelque énergie, mais cet espoir disparut bientôt, et Toine-ma-Fine passa ses jours et ses nuits dans son lit qu'on ne retournait qu'une fois par semaine, avec le secours de quatre voisins qui enlevaient le cabaretier par les quatre membres pendant qu'on retournait sa paillasse.

Il demeurait gai, pourtant, mais d'une gaieté différente, plus timide, plus humble, avec des craintes de petit enfant devant sa femme qui piaillait toute la journée.

— Le v'là, le gros sapas, le v'là, le propre à rien, le feignant, ce gros soulot ! C'est du propre, c'est du propre !

Il ne répondait plus. Il clignait seulement de l'œil derrière le dos de la vieille et il se retournait sur sa couche, seul mouvement qui lui demeurait possible. Il appelait cet exercice faire un « va-t-au-nord », ou un « va-t-au-sud ».

Sa grande distraction, maintenant, c'était d'écouter les conversations du café, et de dialoguer à travers le mur quand il reconnaissait les voix des amis.

Bientôt, il fit venir les plus intimes dans sa chambre et on lui tenait compagnie, bien qu'il se désolât de voir qu'on buvait sans lui.

Et la tête de chat-huant de la mère Toine apparaissait dans la fenêtre. Elle criait :

— Guêtez-le, guêtez-le, à c't'heure, ce gros feignant, qu'il faut nourrir, qu'il faut laver, qu'il faut nettoyer comme un porc.

Les amis de Toine-ma-Fine désertèrent bientôt la salle du café pour venir, chaque après-midi, faire la causette autour du lit du gros homme. Tout couché qu'il était, ce farceur de Toine, il les amusait encore. Il aurait fait rire le diable, ce malin-là. Ils étaient trois qui reprenaient tous les jours : Célestin Maloisel, un grand maigre, un peu tordu comme un tronc de pommier, Prosper Horslaville, un petit sec avec un nez de furet, malicieux, futé comme un renard, et Césaire Paumelle, qui ne parlait jamais, mais qui s'amusaient tout de même.

On apportait une planche de la cour, on la posait au bord du lit et on jouait aux dominos pardi, et on faisait de rudes parties, depuis deux heures jusqu'à six.

Mais la mère Toine devint bientôt insupportable. Elle ne pouvait point tolérer que son gros feignant d'homme continuât à se distraire, en jouant aux dominos dans son lit.

GUY DE MAUPASSANT.

(A suivre.)

LETTRE D'ALGÉRIE

La population d'Algier, composée d'éléments divers : de Français d'origine, de néo-Français, de naturalisés, d'indigènes et d'étrangers surtout méditerranéens, s'est unie et confondue dans un sentiment de foi patriotique et de ferme confiance.

Tous les soldats sortis de ces différents groupements ont spontanément répondu à l'appel de la patrie. Ils sont tous partis avec le même entraînement et avec le même courage, résolus à faire leur devoir jusqu'au sacrifice de leur vie.

Les œuvres de guerre et les généreuses entreprises en vue de l'assistance, les preuves de générosité se sont multipliées dans notre ville et se continuent sans lassitude.

La confiance naît de cette cohésion d'efforts, de ces viriles énergies et de l'admirable spectacle que donnent la France et ses alliés.

CH. DE GALLAND,
maire d'Algier.

LA GUERRE NAVALE

Contre le Sous-Marin

Au milieu du jour, je me retrouvai sur la passerelle, quittée peu d'heures auparavant parmi les ombres. Un joli soleil argentait l'étendue. Les trois croiseurs, en grand déploiement, continuaient leur course vers le sud de l'Adriatique ; derrière, à peu près invisibles, les fumées de l'armée navale formaient à l'horizon une chevelure noire. L'*Ernest-Renan*, à quelques milliers de mètres, suivait une route parallèle.

Quelque chose de très blanc parut soudain dans les râles d'écumes. Ma jumelle aussitôt suivit cette ride de l'onde ; on aurait dit un jet de vapeur, glissant au ras de l'eau. J'hésitai quelques secondes. La nageoire d'un marsoquin navigant en surface me décevait peut-être. Le souvenir des exercices du temps de paix me remit dans les yeux le sillage d'un télescope, et je n'hésitai plus.

— Alerte ! A gauche toute ! Haussé, huit cents mètres ! Dévie, quarante ! Les trois machines en avant à toute vitesse ! Fermez les portes étanches ! Commencez le feu ! Le croiseur bondit. Dans les fonds, les hommes de quart ferment les portes étanches ! La bordée d'artillerie part. Les obus tombent autour de la tache blanche et mouvante. Ils y éclatent comme des boules de neige friable sur un mur bleu. Tous les hommes réveillés de leur sieste, tous les officiers montent sur le pont. A quelques mètres de notre carène, passe le trait floconneux d'une torpille lancée. Elle nous a manqués, mais un gros obus de 194, lancé par une de nos tourelles, éclate juste au-dessus du télescope. Il laboura l'eau, la fait jaillir ; la tige du télescope monte, descend, remonte, redescend, ainsi qu'un animal blessé qui se soulève et retombe. Et puis on ne voit plus rien. L'onde bleue ne montre plus que son indolence habituelle. Franchissant l'espace, une rafale de hourras nous vient de l'*Ernest-Renan* : il a vu l'obus déchirer la mer, et il juge que les éclats ont crevé le sous-marin.

Au drapeau : Hohenlinden 1800. — Friedland 1807. — Zaatcha 1849. — Solférino 1859.

9^e régiment d'infanterie. Ancien régiment d'Austrasie, de 1776 à 1791. En 1849 ce régiment se couvrit de gloire et immortalisa le nom du colonel de Louremel à la prise de Zaatcha (Zab occidental) où l'affaire fut si chaude qu'il fallut enlever maison par maison et qu'aucun habitant ne survécut.

Au drapeau : Hohenlinden 1800. — Friedland 1807. — Zaatcha 1849. — Solférino 1859.

10^e régiment d'infanterie. A l'origine régiment de Normandie (1615 à 1791). Il se distingua à la Moskowa, le 7 septembre 1812, participant à la plus sanglante des victoires de Napoléon en enlevant la « Grande Redoute ».

Au drapeau : Austerlitz 1805. — Wagram 1809. — La Moskowa 1812. — Sébastopol 1855.

10^e régiment d'infanterie. Régiment de Neustrie de 1776 à 1791. A la bataille de Lutzen, en 1813, il repoussa victorieusement les multiples attaques des Prussiens.

Au drapeau : Fleurus 1794. — Lutzen 1813. — Toulouse 1814. — Sébastopol 1855.

11^e régiment d'infanterie. Primitif régiment de la marine, de 1635 à 1791. Il se distingua à Castiglione, à Wagram et notamment, en 1795, à la bataille de Lonato (Italie), où il prit d'assaut les canons des Autrichiens qu'il tourna ensuite contre eux, mettant l'ennemi en pleine déroute.

Au drapeau : Castiglione 1796. — Lonato 1796. — Wagram 1809. — Constantinople 1837.

12^e régiment d'infanterie. Porta le nom de régiment d'Auxerrois de 1776 à 1791. En 1806, à la bataille d'Austerlitz (Saxe prussienne), il se comporta héroïquement, culbutant dans un supreme élan des forces trois fois supérieures en nombre, prenant 22 canons, et décidant, par sa bravoure, le succès de nos armes.

Au drapeau : la Favorite, 1797. — Austerlitz, 1806. — Wagram, 1809. — Anvers, 1832.

13^e régiment d'infanterie. Régiment du Bourbonnais de l'origine (1597) à 1791. En 1797, il s'illustra à Vérona, en résistant vaillamment aux insurgés, puis à la bataille de Bautzen en 1813, où il chassa Blücher des hauteurs de Kichwetz.

Dans l'Est, quelques instants plus tard, un croiseur à quatre cheminées, le *Jules-Ferry*, qui éclaire l'armée de l'autre côté de l'horizon, signale qu'une torpille issue d'un sous-marin invisible est passée à quelques mètres de sa coque. Ils étaient donc au moins deux, les adversaires qu'on ne voit pas, et ce sont les croiseurs qui ont déjoué leur tentative.

Le commandant en chef peut descendre sans crainte le chemin que nous venons de balayer.

Qu'éprouve-t-on, lorsqu'en moins d'une minute on a senti qu'un croiseur, cinquante millions de matériels et un millier d'hommes, ont pu survivre ou mourir selon la promptitude d'un ordre et la lucidité d'une manœuvre ? Je n'en sais rien, et tous ceux qui dans cette guerre auront connu les grandes responsabilités comprendront ce que je veux dire. Un peu plus tard, il me semble que l'on a peur du péril passé. Il se présente sous des

couleurs effrayantes, que l'on ne voyait point au moment de l'action. Le courage est chose facile ; il suffit de sortir de soi-même, de penser à autrui, et tout devient très simple. Ensuite, on est très fatigué. Hier, après la disillusion, je redoutais de ne pas dormir. Aujourd'hui, après le risque, je suis bien sûr d'éviter l'insomnie. Les fantômes du passé ne frapperont point à la porte de ma mémoire, car je viens de vivre une grande minute de mon existence. J'ai peut-être sauvé le *Waldeck-Rousseau*.

RENÉ MILAN.

LES TITRES DE GLOIRE de l'armée française

8^e régiment d'infanterie. Ancien régiment

d'Austrasie, de 1776 à 1791. En 1849 ce régiment se couvrit de gloire et immortalisa le nom du colonel de Louremel à la prise de Zaatcha (Zab occidental) où l'affaire fut si chaude qu'il fallut enlever maison par maison et qu'aucun habitant

ne survécut.

Au drapeau : Friedland 1807. — La Moskowa 1812. — Anvers 1832. — Sébastopol 1855.

Chansons militaires.

LES G. V. C.

Air : *Un jour maître Corbeau...*

En pantalon d'treillis, le képi sur le front, Le G. V. C. pensif mont' la gard' près d'un pont;

Il voit des pou's, des oïs

Circuler sur la voie,

Et de ce doux spectacle il manifest' sa joie

Sur l'air du tra la la,

Sur l'air du tra la la,

Sur l'air du traderidera,

Tra la la !

Dans le ciel passe un taube, et prenant son flingot, Sur lui le G. V. C. tire à tir-l'larigot;

Avec rage et déli're

Pan ! pan ! if tire, it tire,

Et manifest' se jo' tandis que l' taub' chavire,

Sur l'air du tra la la,

Sur l'air du tra la la,

Sur l'air du traderidera,

Tra la la !

Une auto ronfle, corne : il lui cri' d'arrêter.

Le chauffeur, sur son siège, paraissant rouspéter,

Du plus profond d'son coffre

Il l'engueule, et qui s'offre

Soudain à la portière ? C'est le général Joffre...

Le G. V. C., baba,

Retient son tra la la,

Emu de voir le grand-papa,

Grand-papa !

Une belle gonzesse à l'opulent tutu,

Lui d'mande à traverser un sentier défendu ;

Tendrement ell' lui parle,

Mais elle et son King Charles,

Il les envoie au bain, dans la direction d'Arles,

Sur l'air du tra la la,

Sur l'air du tra la la,

Sur l'air du traderidera,

Tra la la !

Qu'import' qu'son uniform' manq' d'uniformité,

Le G. V. C. possède un cœur fier, indompté,

Et si, vêtu d'ses nippes,

Il lui fallait à Suippe

Courir ou bien à Lens, il se lancrait tout d'suite

Contre les Boch's là-bas,

Taper, taper dans l' tas,

Sur l'air du traderidera,

Tra la la !

ANDRÉ ALEXANDRE.

LA CUISINE DU TROUPIER

Potage poïs et riz.

Mettre à tremper la veille les poïs cassés. Les faire cuire en les mettant à l'eau froide pendant deux heures.

D'autre part, laver la quantité de riz voulu. Mettre à cuire dans l'eau bouillante pendant une demi-heure sans remuer.

Passer les poïs si l'on veut ; y ajouter le riz, lier le tout avec de la graisse, saler et servir.

LES JEUX DE LA TRANCHÉE

Charade.

Mon premier se prend par mon dernier. Un instrument de supplice est mon entier.

Carré.

Fruit. — Mets. — Fin. — Neuvième jour. — Etendard. — Quand le feu meurt.

SOLUTIONS DU N° 172

Charade. Métagramme.

Re — mi — re — mont. Kaiser

= Remiremont. Baiser.

A TIRE D'AILES

(FRAGMENTS DU JOURNAL D'UN AVIATEUR)

Fagnières, 25 septembre. — Hier, l'escadrille s'était transportée à Verzy à la disposition du général Foch ; aujourd'hui, aux Petites Loges, et je suis de la fête : le sergent L... me prend avec lui. Non loin du village, dans les chaumes les camions attendent. La canonniade est proche, mais nul n'en a cure tant le soleil est éclatant, tant la joie d'agir empêche les cœurs.

bombardement. Un seul coup d'œil saisit les péripéties de la bataille : à gauche, vers Arras ; à droite, au delà de Chaulnes, sur un front de 180 kilomètres, on lutte avec acharnement. Voici les tranchées françaises, les capotes bleues et les pantalons rouges qu'à quinze cents mètres avec la lorgnette on arrive à distinguer ; en face serpentent les tranchées allemandes : dans l'intervalle se traîne un légère voilette bleue, la fumée des coups de fusils.

Onze heures et demie, l'heure de la soupe. On ne saurait être plus aimable envers ces messieurs que de leur servir aux tranchées une marmite chaude et fumante : en avant, les bombes ! Au croisement de deux routes un bataillon d'infanterie a formé les faisceaux et doit casser la croute. Les hommes assolés s'éparpillent dans les champs, derrière les meules quand l'obus est déjà sur eux.

A peine le dernier projectile a-t-il quitté ma main que L... pousse un véritable rugissement et je reste moi-même pétrifié par dessus bord. A cent mètres au-dessous passe un Farman que le plan inférieur de notre avion m'avait empêché d'apercevoir. La fatale rencontre va-t-elle se produire ? Quelques secondes, plus longues que des siècles..., l'œil français continua sans dommage.

Dans la griserie du soleil qui monte vers son zénith, nous sommes maintenant 15 à 50 biplans qui tourbillonnent et « arrosent » les Allemands. Canonnes par-devant, bombardés par-dessus, le fer plie sur l'ennemi.

A peine étions-nous descendus, l'appareil n'était pas plus tôt ravitaillé en essence et en projectiles que déjà l'on pointait vers Bapaume, Croizilles, Cambrai, pour détruire les ravitaillements et les réserves. A l'orée d'un village, Beugnâtre, en sortant de Bapaume, un parc de fourgons proprement alignés et serrés les uns contre les autres excitent la fureur vindicative de L... la bombe tombe en plein milieu ; penché par-dessus bord, je vois tout disparaître dans la fumée et la poussière, ma raison s'égare, je trépigne de joie, je hurle, j'embrasse mon pilote abasourdi.

RENAUD DE LA F.

LE RAID DES ZEPPELINS sur l'Angleterre

On a aujourd'hui quelques détails relatifs au dernier raid des Zeppelins sur l'Angleterre.

Ils ont survolé les comtés de Norfolk, Suffolk, Lincoln (tous trois sur la côte est), et ceux de Leicester, Stafford, Derby (tous trois dans le centre). Le rapport que les Allemands ont établi à ce sujet est totalement inexact ; il prouve que les Zeppelins ont été dans l'impossibilité absolue de connaître leur position précise.

Les Zeppelins arrivèrent sur la côte de Norfolk lundi à cinq heures de l'après-midi. Il était cinq heures du matin, mardi, quand le dernier dirigeable quitta l'Angleterre.

Les dégâts les plus importants ont été causés dans le comté de Stafford, où 90 personnes ont été blessées ou tuées. Le total des pertes est de 59 tués, dont 33 hommes, 20 femmes et 6 enfants, et de 101 blessés, dont 51 hommes, 48 femmes et 2 enfants.

La première impression qu'on eut de la présence de l'ennemi fut l'extinction des lumières dans les théâtres et les cinématographes, qui continuèrent cependant leurs représentations à la clarté des bougies. La population demeura calme.

Une bombe tomba sur le lieu de réunion d'une paroisse, où elle tua trois dames, dont celle qui prononçait à ce moment même un discours, et en blessa plusieurs autres.

Deux églises ont été fortement endommagées et la salle d'assemblée d'une des paroisses a été détruite ; quatorze maisons ont été démolies et un grand nombre endommagées plus ou moins gravement, ayant des portes et des fenêtres arrachées.

Quelques dégâts de faible importance ont été causés, sur deux points, aux dépendances d'un chemin de fer.

Deux usines seulement, sans importance mi-

litaire, et une brasserie ont été gravement endommagées, deux autres usines l'ont été légèrement.

Au total, les bombes signalées dépassent jusqu'à présent 300 ; beaucoup d'entre elles tombent dans la campagne où elles ne causent aucun dégât.

Un chalutier a informé les autorités navales, le 3 février, c'est-à-dire deux jours après le raid, qu'il avait vu dans la mer du Nord, un Zeppelin en train de couler.

Fantaisies.

MISE AU POINT

Mme la comtesse de X... (qui a des lettres) à son neveu au front (qui a des poux).

Mon cher Guy,

Tu m'écris bien rarement, mon cher petit ! M'oublierais-tu ? Je n'ose y penser.

Comme tu dois souffrir, dans les tranchées, en cette vilaine saison, et comme nous mauvissions la guerre qui sépare ainsi les êtres qui s'aiment !

Hier, nous avons eu, au thé, la baronne de Y... et cet excellent du Z... Ils ont longuement parlé de toi. Nous avons même fait des projets d'avenir à ton sujet.

Oh ! quelle joie délivrante le jour où tu nous reviendras, couvert de gloire, beau comme un gladiateur de l'antiquité, le glaive encore tout rougi du sang de nos ennemis.

J'accorde déjà ma lyre pour te chanter en strophes magnifiquement enflammées ; mais pour que mon poème soit inspiré d'un réalisme profond, envoie-moi, je t'en prie, tes impressions...

Ma chère tante,

J'ai bien reçu ta babillardre. Pour la santé, ça colle. Mais la température, ça colle moins, ça devient même assez moche.

Dans le jour, ça passe ; la nuit, impossible de roupiller ; on a les ripatons sans connaissance ; alors, on échange des gnous pour se réchauffer, on claque les grolles l'une contre l'autre, des heures entières, dans la neige.

C'est pas la pause, mais on ne chiale pas pour si peu. Le matin, on siffle un quart de jus, un coup de gnole, et tout est oublié.

Tu parles de me faire des vers ; il y a ici le cabot d'ordinaire qui était sur le point de passer officier d'académie dans le civil et qui torche aussi des rimes dans le genre d'Aristide Bruant ; je t'en enverrai pour t'inspirer. Il est crevant, ce type-là !

Ma chère tante, je te quitte. Je vais tâcher de dégringoler le sale Bavarois qui se paye ma tirelire depuis huit jours, à cinquante mètres de mon créneau. Ça, tu vois, c'est la belle vie.

Ton poilu qui ne s'en fait pas.

Baron Guy.

Pour copie conforme : C. Gr.

(Le 120 court.)

INFORMATIONS OFFICIELLES

Contre les zeppelins. — La commission de l'armée a entendu le ministre de la guerre, le sous-secrétaire d'Etat à l'aviation, le capitaine de vaisseau Morterol, chef du service aéronautique de la guerre, et le commandant Leclerc, directeur du service d'aviation au Bourget, sur les raids de zeppelins et sur le plan de défense contre aériens établi dans le camp retranché de Paris.

PAROLES FRANÇAISES

La victoire appartient au plus opiniâtre.

NAPOLÉON.

BLOC-NOTES

Le Président de la République a reçu jeudi une délégation de la Fédération nationale des sociétés de préparation militaire de France et des colonies, qui lui a été présentée par son président.

Le conseil des ministres a décidé que les obsèques des victimes du zeppelin seront célébrées lundi matin, à dix heures, aux frais de l'Etat.

Fantaisies.

LES USINES DE GUERRE

CANONS, OBUSIERS, MORTIERS

Parmi les nombreux matériels d'artillerie dont les exigences de la guerre moderne ont nécessité la conception et la réalisation, il ya lieu de distinguer trois types principaux possédant leurs caractéristiques propres. Ce sont les canons, les obusiers, les mortiers.

Nous rangerons dans la catégorie des canons proprement dits, les bouches à feu dont le tube est relativement très long par rapport au calibre ou diamètre intérieur de l'âme de la pièce (30 à 50 fois ce calibre).

La guerre moderne étant surtout une guerre de fortifications de campagne — tranchées, réduits, blockhaus, etc. — il a fallu recourir à des engins spéciaux permettant pour ainsi dire de « plonger » dans les tranchées et de démolir, par leur puissance explosive, les abris de plus en plus résistants.

On conçoit donc qu'il faut donner aux projectiles une trajectoire telle qu'ils viennent en quelque sorte tomber verticalement sur le point à atteindre.

Sans entrer dans des questions de balistique très compliquées, il y a lieu de retenir que l'angle sous lequel tombe l'obus est supérieur (ou au moins égal) à celui sous lequel il sort de la pièce.

Il découle de cette remarque que pour lancer, à une distance relativement grande, un projectile destiné à tomber verticalement sur un objectif donné, il faudra que la pièce tire elle-même sous un angle très grand.

Ceci explique la position presque verticale des pièces d'artillerie lourde semblant « tirer vers le ciel » de façon que le projectile monte d'abord très haut, pour retomber ensuite presque normalement au point visé.

La portée est beaucoup plus réduite, puisque les obusiers même du plus fort calibre ne portent pas à plus d'une quinzaine de kilomètres.

La trajectoire des projectiles d'obusiers affecte une forme beaucoup plus courue, dont nous verrons précisément l'avantage dans les applications du tir suivant les différents objectifs.

La durée de combustion de cette charge sera par conséquent plus courte et la pression exercée sur les parois de l'âme de la pièce sera moindre.

Les obusiers sont donc plus courts que les canons de même calibre, possèdent des parois plus minces et sont, par suite, beaucoup plus légers.

Prenons un exemple en comparant deux pièces qui ont sensiblement le même poids : l'obusier de campagne de 150 millimètres de diamètre et de 14 calibres de longueur, qui pèse en batterie 2,300 kilogr. et le canon de campagne de 105 millimètres et de 28 calibres.

La trajectoire du projectile est encore plus courte que celle de l'obusier et permettra, comme on le constatera plus loin, de faire du tir vertical.

Le premier lance à 8,000 mètres un projectile de 40 kilogr. contenant 8 kilogr. d'explosif. Le second lance à 14,000 mètres un obus de 16 kilogr. chargé seulement de 3 kilogrammes d'explosif.

Dans la guerre de position, les obusiers jouent un rôle important. Ils joignent en effet à une très grande puissance de destruction une portée relativement considérable.

Le grand angle de chute de leurs projectiles leur permet d'atteindre efficacement la plupart des ouvrages de fortifications de campagne.

Quant au mortier, il constitue pour ainsi dire la pièce par excellence de l'artillerie de tranchée. Il permet d'envoyer à courte distance un lourd projectile renfermant une très grande quantité d'explosif et sous un angle tel qu'il peut atteindre verticalement les ouvrages ennemis.

L'obus en frappant « normalement » ces ouvrages aura une action « défonçante » beaucoup plus efficace. Il atteint ainsi les troupes dans leurs tranchées comme dans leurs abris les mieux protégés.

7

Les anciens mortiers — déjà utilisés sous Vauban — étaient en bronze. On n'a fait en somme que les perfectionner en augmentant leur résistance (acier), leur puissance et leur portée. Le projectile, initialement sphérique et plein, est devenu la bombe creuse, puis a reçu différentes modifications appropriées dont l'ensemble ne peut être étudié dans ce rapide aperçu.

C'est ainsi que le mortier de tranchée de 240 qui pèse 400 kg. lance à 2,000 mètres un projectile en acier de 100 kg. chargé de 50 kg. d'explosif.

Chaque « outil », comme dans l'industrie, a sa tâche spécialisée et chacune des catégories de bouches à feu, précédemment étudiées, contribue son rôle déterminé à démolir, anéantir et annihiler les forces adverses, tant en matériel qu'en effectifs. Mais il ne suffit pas d'avoir un bon engin — canon, obusier, mortier — il faut aussi prendre des projectiles bien étudiés, caractérisés par leur forme, leur poids, leur charge en explosif, etc..

Cette question fera l'objet d'un article spécialement consacré à cet important sujet.

L'HOPITAL DES AUTOMOBILES du Front

Ainsi que nos admirables « poilius », les automobiles du service des armées sont atteintes par le feu de l'ennemi. Et comme on en compte plus de 40,000 dans nos différents secteurs, il n'y a pas de jour où quelques-unes d'entre elles ne reçoivent soit des éclats de marmite, soit une bombe, soit une pluie de balles, sans parler des divers accidents dus à la nature du sol, à l'encombrement des routes.

Lorsque l'automobile n'a que des avaries légères, elle est réparée dans les petits ateliers des parcs d'armées. Mais lorsqu'elle est gravement touchée, il faut l'évacuer sur l'arrière, où l'on visitera soigneusement ses organes avant de lui faire subir les différentes opérations qui la remettent complètement à neuf. Car, si une auto peut être blessée tout comme un homme, il suffit de remplacer les parties atteintes pour qu'elle se remette à dévorer des kilomètres avec la même promptitude qu'àuparavant. Tout se résume ici à une question de prix de revient.

Il n'y aura, en effet, bénéfice pour l'Etat à faire réparer une voiture qu'autant que le prix complet de la réparation sera inférieur au prix de réquisition d'une automobile de même rendement.

Or il est agréable de constater que le service chargé de ces réparations fonctionne si bien qu'il fait réaliser à l'Etat une économie moyenne de plus de cinq mille francs par voiture, soit environ 600,000 fr. par mois pour sa production actuelle.

Quoique dépendant de la zone des armées et non pas du camp retranché, ce service est à Paris... tout là-bas, très loin, au bout de la rue de Bagnolet, derrière la gare de Charonne.

Et c'est sur la gare de Charonne que sont évacuées toutes les automobiles blessées de la zone des armées, où le service compétent vient les chercher chaque jour, pour les renvoyer qu'en parfai état.

Voyons maintenant comment fonctionne ce service.

Les envois des armées sont irréguliers. Il fallait donc trouver un endroit où deux cents voitures environ pourraient attendre, ce qui constituera un régulateur. Là, l'atelier se fournira suivant les besoins de sa production.

Comme il était impossible d'avoir un terrain couvert assez spacieux pour contenir tant de voitures, l'autorité militaire a requisitionné tout près de la gare de C... un immense terrain nu, mais entouré de palissades, qu'elle fait garder à l'intérieur par des soldats portant le fusil chargé. Il est évident que, pendant qu'elles restent en ce dépôt, les voitures sont exposées aux intempéries. Mais leurs capots et leurs capotes sont, bien entendu, baissés. Et, d'ailleurs, les automobiles ne sont pas faites pour craindre autre mesure la pluie et le froid, mais bien pour les braver.

Chaque jour, donc, quatre ou cinq voitures quittent ce dépôt pour entrer à l'atelier de réparations.

Cet atelier, qui contient une centaine de voitures en réparation, démontage, attente, etc., outillé et bien aéré, occupe deux cent cinquante ouvriers militaires tous spécialisés dans leur partie. Les équipes d'ajustage ne sont composées que d'ajusteurs de métier, de même pour les équipes de forgerons, d'électriciens, de menuisiers, de carrossiers, de selliers, de peintres, etc., etc.

L'officier qui dirige cette véritable usine a été plusieurs fois blessé à l'ennemi. Technicien de grand mérite, il était avant la guerre ingénieur en chef d'une de nos plus importantes maisons de construction automobile.

Rappelé du front pour créer cette organisation qui n'existant pas, il se si bien su faire comprendre à ses hommes l'impérieux devoir de travailler de toutes leurs forces que ceux-ci, dans les moments de presse, donnent jusqu'à quinze heures d'efforts quotidiens.

Le véritable intérêt de cet atelier militaire est de faire réaliser des économies en employant utilement des ouvriers qui ne reçoivent que leur prêt normal de cinq sous par jour.

Tout étant refait ou fabriqué sur place, depuis les coussinets et les boulons jusqu'aux pièces les plus importantes, on arrive par voie de temps de réparation qui n'atteignent pas, tout compris, une moyenne de 1,000 fr. La valeur de la voiture, au moment de son entrée à l'atelier étant également très faible, la différence entre ces deux prix et celui d'une réquisition nouvelle pour une voiture de même rendement, constitue l'économie de 5,000 fr. par automobile dont nous parlions tout à l'heure. Et comme l'atelier remet à neuf quatre ou cinq voitures par jour, nous arrivons au total annoncé de 600,000 fr. par mois.

LA DIMINUTION DU CHOMAGE à Paris.

L'activité des usines de guerre, qui a déjà contribué à réduire dans de grandes proportions le chômage à Paris, doit pouvoir, par l'utilisation de la main-d'œuvre féminine, procurer du travail à tous ceux qui en cherchent.

Dans la période comprise entre le 23 septembre et le 24 octobre 1914, Paris comptait 220,655 titulaires de cartes de chômage. Un grand nombre de ces chômeurs avaient à leur charge soit des parents infirmes ou âgés, soit des enfants trop jeunes pour travailler. Des indications précises permettent d'évaluer à 257,435 le total des personnes qui, au moment où la crise du chômage arrivait au maximum d'intensité, se trouvaient, du fait de la guerre, sans ressources et sans gagne-pain.

C'était au lendemain des batailles victorieuses de la Marne ; on pouvait croire alors que Paris ne se relèverait pas de longtemps du trouble apporté par l'invasion dans le fonctionnement des multiples rouages qui constituent la vie sociale. Sans doute, dès le 7 août, la ville de Paris avait pris les dispositions nécessaires pour donner des allocations provisoires aux familles des mobilisés et, le soir même, une somme de 2,400,000 fr. était distribuée sous forme d'allocations de 1 fr. par femme et de 50 centimes par enfant. Personne n'a oublié alors le spectacle que présentait Paris, où la fuite des assistés, digne, grave, calme devant le danger, se pressait à la porte des bureaux de bienfaisance, et où des familles, riches la veille encore, acceptaient des secours de 5 et de 10 fr. pour parer au plus pressé. Rien n'avait été préparé, il fallut tout improviser. Dans tel arrondissement parisien, comptant 500,000 habitants, il ne restait, pour faire face au formidable travail de la distribution des secours, qu'un chef de bureau et un employé.

On craignait un instant de ne pouvoir faire imprimer assez rapidement les cartes de chômage, les circulaires et divers autres papiers administratifs, beaucoup d'imprimeurs étant mobilisés. Mais tous les travaux d'impression furent effectués en quatre jours ; dans chaque quartier, grâce au patriotique dévouement de tous, l'organisation de bureaux de secours devint aisée, et le maniement de sommes considérables, confié à des hommes de bonne volonté, fonctionnaires improvisés dont on n'avait pas le temps de rechercher les antécédents, ne

donna lieu à aucune plainte, et l'on peut dire qu'à part deux cas, portant sur des sommes insignifiantes de deux ou trois cents francs, aucune malversation n'a été commise. Il faut rendre cet hommage à la probité populaire.

Ainsi, les maisons de commerce, les usines, les ateliers, déjà vidés par la mobilisation, se trouvaient menacés par l'invasion, et plus de 220,000 travailleurs des deux sexes, dont la plupart n'avaient point touché de salaire depuis l'ouverture des hostilités, pouvaient craindre que cet état de choses ne se prolongeât pendant toute la durée de la guerre.

Or le ressor de chiffres officiels que le chômage, à partir du 9 novembre 1914, a diminué avec une rapidité croissante. Dans la période comprise entre le 14 février et le 1er mars 1915, le nombre des chômeurs n'était déjà plus que de 150,864, soit en diminution de 69,791 sur le nombre des cartes de chômage délivrées quatre mois plus tôt. Ces 150,864 cartes se décomposent ainsi : allocations au-dessus de 40 fr. : 7,482 ; allocations au-dessous de 40 fr. : 143,382.

La diminution du chômage à Paris s'accuse depuis cette époque. Pour la période comprise entre le 2 novembre et le 14 décembre 1915, le nombre des chômeurs des deux sexes n'est plus que de 79,447, ainsi décomposé : allocations au-dessus de 40 fr. : 1,873 ; au-dessous de 40 fr. : 77,574. Cela fait donc une diminution de 71,417 cartes sur le nombre constaté officiellement au 1^{er} mars, et de 141,208 sur celui des chômeurs au lendemain des combats de la Marne.

C'est le 20^e arrondissement où le chômage,

pour des causes diverses, est actuellement le plus élevé, avec 12,000 personnes sans travail. Il y a 10,400 chômeurs dans le 18^e arrondissement, et 9,000 dans le 11^e. Si l'on examine les tableaux de recensement par catégorie de professions, on constate que les hommes ont, en général, trouvé plus facilement du travail que les femmes.

Pour certaines professions, comme dans l'industrie de l'habillement, le nombre des chômeurs, qui était considérable au début de 1915 (plus de 40,000), a diminué de près de moitié. Dans la verrerie, la céramique, les industries des cuirs et peaux, le nombre des chômeuses a diminué presque aussi vite que celui des chômeurs.

Il est évident que le système préconisé par Mme Tallien heurtait déjà, heure encore à présent tous les principes d'éducation en usage dans notre pays.

D'abord, la seule idée d'un « service obligatoire » effraie. Il ne doit pas, pourtant, être compris par les femmes dans son acceptation militaire. Notre confrère féministe est elle-même avisée de ne pas introduire de femmes pour l'instant dans aucune des organisations demeurées exclusivement militaires. « Ce n'est point en pleine guerre, dit-elle fort justement, qu'il faut risquer des expériences de ce genre ; c'était en temps de paix qu'il fallait les tenter. Alors l'on eût dû, comme nous le demandions, exercer obligatoirement les femmes aux services sanitaires, aux services de l'intendance et des bureaux où sont maintenant immobilisés tant d'hommes valides que réclament des emplois plus virils. Pour l'instant, l'essai n'est point à faire. Les femmes inexpérimentées ne pourraient qu'ajouter, à tant d'incompétences chaque jour constatées, des incompétences nouvelles. Ce serait augmenter le gâchis, ce serait un réel danger. »

Mais dans les administrations et dans les ateliers, le remplacement des hommes par des femmes s'impose immédiatement. Là, le flottement qui se produira fatallement, comme il s'en produit à tous les changements de main-d'œuvre, n'aura, au point de vue de la défense nationale, aucun des inconvénients qu'il pourrait avoir dans les services militaires où, actuellement, les minutes comptent et, cette faculté d'assimilation que l'on s'accorde à reconnaître aux femmes aidant, tout ira vite pour le mieux dans des organisations où, aujourd'hui, chacun prétend que tout va mal.

Des femmes dans les emplois sédentaires de la guerre.

Le ministre de la guerre, préoccupé de rendre à leurs véritables fonctions le plus grand nombre possible de militaires, demande qu'on recherche tous les emplois susceptibles d'être confiés à des femmes aussi bien dans les services administratifs que dans les usines travaillant pour l'armée.

Cette arme nouvelle est une balle de forme ordinaire, chargée avec une préparation spéciale connue de l'inventeur seul. Progressant avec une vitesse énorme, elle émet une queue d'étincelles et, en pénétrant dans le zeppelin, ces étincelles allument les gaz et causeront l'incendie, mettant également le feu aux gaz qui s'échapperont à la sortie. Cette balle peut être tirée avec des fusils ordinaires, mais convient particulièrement aux mitrailleuses contre avions.

La durée de son efficacité est de douze secondes, mais sa trajectoire est de plusieurs milliers de pieds pendant ce temps.

Les correspondances doivent être adressées : « Ministère de la guerre, Bulletin des armées, Paris ». Les manuscrits ne sont pas rendus.

La main-d'œuvre féminine

A propos d'un projet de mobilisation des femmes.

Une note publiée dans les journaux de Vienne annonçait récemment que le commandement supérieur autrichien va faire participer les femmes aux travaux : de l'arrière, espérant ainsi augmenter le rendement de certaines industries qui périclitent faute de main-d'œuvre et remplacer, dans les ateliers, les hommes pouvant être envoyés au front. A cette nouvelle, une Parisienne qui longtemps dirigeait un important journal féministe de Paris, a manifesté un regret : « Allons-nous donc nous laisser dévancer par nos adversaires dans l'utilisation des femmes pour la défense nationale comme sur tant d'autres points ? Cela serait d'autant plus regrettable que l'idée est française et vieille de plus d'un siècle. Sa marraine fut une femme plus connue pour sa beauté, son élégance et sa bonté que pour ses qualités intellectuelles, pourtant fort remarquables : la marquise de Fontenay qui, plus tard, devint Mme Tallien ». En effet, par une lettre datée du 5 floréal de l'an II, cette femme célèbre demanda à la Convention « d'ordonner » que les femmes non mariées et sans enfants fussent astreintes à servir pendant un temps indéterminé, là où il y a des soins à donner, des misères à combattre, de douleurs à consoler, pour « s'y exercer sous les lois d'un régime organisé, à toutes les vertus que la société est en droit d'attendre d'elles ».

Mme Tallien, comme toutes celles qui ont, depuis soutenu la même thèse — sans plus de succès, d'ailleurs — voyait donc, dans le service obligatoire qu'elle réclamait, non seulement un avantage pour la société, mais une salutaire école pour le caractère féminin. La Convention accorda à sa proposition une « mention très honorable », mais la renvoya aux commission d'instruction et de salut public, ce qui, alors comme aujourd'hui, équivaut à un enterrement.

Il est évident que le système préconisé par Mme Tallien heurtait déjà, heure encore à présent tous les principes d'éducation en usage dans notre pays.

D'abord, la seule idée d'un « service obligatoire » effraie. Il ne doit pas, pourtant, être compris par les femmes dans son acceptation militaire. Notre confrère féministe est elle-même avisée de ne pas introduire de femmes pour l'instant dans aucune des organisations demeurées exclusivement militaires. « Ce n'est point en pleine guerre, dit-elle fort justement, qu'il faut risquer des expériences de ce genre ; c'était en temps de paix qu'il fallait les tenter. Alors l'on eût dû, comme nous le demandions, exercer obligatoirement les femmes aux services sanitaires, aux services de l'intendance et des bureaux où sont maintenant immobilisés tant d'hommes valides que réclament des emplois plus virils. Pour l'instant, l'essai n'est point à faire. Les femmes inexpérimentées ne pourraient qu'ajouter, à tant d'incompétences chaque jour constatées, des incompétences nouvelles. Ce serait augmenter le gâchis, ce serait un réel danger. »

Mais dans les administrations et dans les ateliers, le remplacement des hommes par des femmes s'impose immédiatement. Là, le flottement qui se produira fatallement, comme il s'en produit à tous les changements de main-d'œuvre, n'aura, au point de vue de la défense nationale, aucun des inconvénients qu'il pourrait avoir dans les services militaires où, actuellement, les minutes comptent et, cette faculté d'assimilation que l'on s'accorde à reconnaître aux femmes aidant, tout ira vite pour le mieux dans des organisations où, aujourd'hui, chacun prétend que tout va mal.

Des femmes dans les emplois sédentaires de la guerre.

Le ministre de la guerre, préoccupé de rendre à leurs véritables fonctions le plus grand nombre possible de militaires, demande qu'on recherche tous les emplois susceptibles d'être confiés à des femmes aussi bien dans les services administratifs que dans les usines travaillant pour l'armée.

Cette arme nouvelle est une balle de forme ordinaire, chargée avec une préparation spéciale connue de l'inventeur seul. Progressant avec une vitesse énorme, elle émet une queue d'étincelles et, en pénétrant dans le zeppelin, ces étincelles allument les gaz et causeront l'incendie, mettant également le feu aux gaz qui s'échapperont à la sortie. Cette balle peut être tirée avec des fusils ordinaires, mais convient particulièrement aux mitrailleuses contre avions.

La durée de son efficacité est de douze secondes, mais sa trajectoire est de plusieurs milliers de pieds pendant ce temps.

Les correspondances doivent être adressées : « Ministère de la guerre, Bulletin des armées, Paris ». Les manuscrits ne sont pas rendus.

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

- Soldat PRUVOST, 15^e d'infanterie : a été tué en sautant courageusement le parapet sous le feu des mitrailleuses pour se porter au secours d'un soldat blessé.
- Capitaine MICHAUD, 1^r d'artillerie : officier d'une activité, d'une énergie et d'une compétence remarquables : désigné pour diriger un groupe important de contre-batteries, a su les employer avec une habileté consumée et en a obtenu de merveilleux résultats.
- Maréchal des logis MONTSARRAT, 3^e d'artillerie : évadé de Mulhouse, où il avait été arrêté à la mobilisation, s'est distingué en Lorraine, en Woëvre et en Béthune par des faits brillants. Gravement blessé en Belgique dans une position avancée, est revenu sur le front sans prendre de congé d'convalescence. Le 27 juillet 1915, pendant un bombardement intense réglé par avion, s'est offert spontanément pour réparer un fil téléphonique coupé en trois endroits et a parcouru la ligne avec un superbe négligé du danger.
- Lieutenant BARIL, 3^e d'infanterie coloniale : n'a cessé pendant toute la campagne de faire preuve de la plus grande bravoure, grièvement blessé le 15 mai 1915, a donné à la compagnie qu'il commandait un bel exemple d'endurance et d'énergie.
- Lieu-enfant-major LAUREAU, à l'état-major d'une armée : a fait preuve des plus belles qualités militaires dans le commandement d'un bataillon puis d'un régiment, à la tête duquel il a été blessé. A peine remis de sa blessure, a repris le service dans un état-major d'armée, où il dirige un important service, avec autant de compétence que de dévouement.
- Sous-lieutenant HENRY, 10^e d'infanterie : tout jeune sous-lieutenant Saint-Cyrien, arrivé au front depuis deux mois, s'est montré d'un zèle, d'un sang-froid et d'une bravoure admirables. S'est la tête de sa section les 20 et 27 février, à l'attaque de tranchées allemandes. A été tué le lendemain 28, d'une balle au front en faisant la reconnaissance de la tranchée que devait attaquer sa compagnie, dont tous les autres officiers étaient tombés et dont il venait de prendre le commandement.
- Sergent BIENVENU, 10^e d'infanterie : sous-officier plein d'entrain et de courage. Blessé une première fois le 12 septembre 1914, et revenu sur le front peu après, a été frappé mortellement le 27 février 1915, en entraînant ses hommes à l'attaque d'une tranchée ennemie.
- Lieutenant COURÉAU, état-major de l'artillerie divisionnaire : officier de haute valeur, ayant commandé successivement avec une rare compétence, une section de montagne et une batterie d'artillerie lourde, chargé de la direction du tir dans les derniers combats, a rempli superbement sa mission et a largement contribué aux succès obtenus.
- Sous-lieutenant DE BENOIST, 7^e bataillon de chasseurs : modèle de courage et de sang-froid ; blessé à trois reprises en portant devant ses hommes sous un feu violent, n'a cessé d'être, pendant quatre jours passés, avec son détachement à l'intérieur des lignes ennemis, un exemple remarquable d'énergie calme et souriante.
- Sous-lieutenant PASQUIER, 13^e rég. d'infanterie : au moment où l'ennemi prononçait une attaque et bombardait violemment nos positions, a mis sa section de mitrailleuses en batterie à découvert sur le parapet des tranchées et abrié net l'effort de l'adversaire ; blessé grièvement, est revenu prendre, après un pansement sommaire, le commandement de sa section jusqu'à la fin du combat.
- LA 1^e SECTION DE LA 1^e COMPAGNIE DU 6^e BATAILLON DE CHASSEURS, sous le commandement du sous-lieutenant GUILLOU : dans un état admirable, est partie à l'assaut d'une tranchée ennemie, l'a ébranlée en faisant de nombreux prisonniers, et, continuant sa progression, est arrivée à une deuxième tranchée où elle s'est maintenue avec opiniâtreté, sous un feu violent de bombes, de grenades et d'obus.
- Capitaine HASSLER : dirige avec la plus remarquable compétence le service de santé d'une arrière. D'une activité inlassable, sans souci du danger, donne à tous ses subordonnés l'exemple du dévouement le plus éclairé.
- Lieutenant-colonel BIGEARD, 22^e d'infanterie : à la tête d'un régiment de réserve, a montré une énergie, une énergie, qui, le 16 juin, a enlevé brillamment sa compagnie à l'attaque des tranchées allemandes. A atteint la deuxième ligne et s'y est maintenu malgré de violentes contre-attaques après en avoir organisée la défense.
- Capitaine GIANNARDI, 4^e tirailleurs : commandant la compagnie de tête du régiment l'a brillamment enlevée le 16 juin pour la porter à l'attaque des tranchées allemandes. A progressé ensuite sans arrêt pour atteindre le but qui lui était assigné et y parvenait malgré le terrible feu d'enfilade et les pertes subies. Blessé sérieusement. Officier d'une rare énergie.
- Capitaine CHAPPE, 4^e tirailleurs : a mené, le 16 juin, à la tête de sa compagnie, une attaque furieuse à travers trois lignes allemandes,

se maintenant droit sur son objectif bien que son flanc gauche fut complètement découvert. Défilant pendant un kilomètre devant les mitrailleuses allemandes, avec ce qui lui restait de tirailleurs, est venu prendre un commandement dans la ligne la plus avancée nouvellement conquise.

Lieutenant VACHER, 7^e tirailleurs : pendant la journée du 17 juin a, par sa calme énergie et son exemple, su maintenir en terrain découvert, sous un feu extrêmement violent d'artillerie, sa section qui comptait cependant nombre de jeunes soldat n'ayant jamais vu le feu.

Sous-lieutenant PERRIER, 1^r étranger : grièvement blessé en portant sa section de mitrailleuses sur la chaîne des tirailleurs au moment où une contre-attaque ennemie menaçait la position qui venait d'être enlevée. A fait preuve, en toutes circonstances, d'une bravoure remarquable.

Lieutenant PRUNETA, 7^e tirailleurs : officier des plus meritans, ayant fait toute la campagne. Les 16, 17 et 18 juin, a secondé parfaitement son chef de corps dans l'attaque, puis dans l'organisation de la position conquise et particulièrement difficile à tenir sous des feux croisés d'artillerie et d'infanterie. S'est acquitté des diverses missions de reconnaissance et de liaison dont il était chargé avec un courage et une bravoure remarquables.

Lieutenant RAICHLEN, 4^e tirailleurs : officier d'élite qui, le 15 juin, a été grièvement blessé au moment où il allait porter la compagnie qu'il commandait à l'attaque des tranchées ennemis.

Médecin aide-major DARTIGOLLES, 8^e zouaves : médecin dévoué et courageux. Les 16 et 17 juin s'est donné tout entier à ses blessés, s'exposant pour les panser jusqu'à sous les premières lignes et sous un feu violent.

Lieutenant GALLUCHON, 1^r étranger : officier brillant et énergique. Blessé dans la nuit du 16 au 17 juin, est resté à son poste et a continué à commander sa section sur un point très exposé de la première ligne.

Lieutenant ARRISTAT, 8^e zouaves : le 22 juin, s'est élancé à la baionnette à l'attaque des tranchées ennemis fortement défendues, s'en est emparé et s'y est maintenu malgré deux retours offensifs de l'ennemi. Sous-lieutenant RENIER VITAL, 8^e zouaves : le 16 juin a conduit comme d'habitude sa section à l'assaut avec un courage et une bravoure qui ont fait l'admiration de tous. A été blessé, mais n'a quitté le champ de bataille qu'après avoir passé au sergent qui le remplaçait tous les renseignements utiles pour la progression en avant.

Lieutenant BELOT, 8^e zouaves : ayant pris, le 16 juin, le commandement de sa compagnie, l'a brillamment entraînée jusqu'aux tranchées ennemis, au-delà desquelles il l'a maintenue malgré de violentes contre-attaques. Glorieusement tué en donnant ses ordres pour l'occupation du terrain conquis. Adjudant-chef COSTANTINI, 8^e zouaves : remplissant les fonctions d'adjoint du bataillon s'est employé en un moment critique à seconder les officiers du bataillon après le brillant assaut du 16 juin. A très efficacement contribué par son attitude énergique à repousser une contre-attaque sérieuse et a été très grièvement blessé.

Capitaine FAURE, 8^e zouaves : le 16 juin a entraîné brillamment à l'assaut le bataillon qu'il commandait et a fait preuve pendant tout le combat d'un sang-froid et d'une bravoure admirables. Glorieusement blessé, en se portant en avant, sous un feu violent.

Capitaine VESPERINI, 8^e zouaves : le 16 juin au début de l'action, a porté brillamment sa compagnie à l'attaque des positions allemandes. A pris le commandement du bataillon et y a fait preuve des plus belles qualités.

Lieutenant DANQUIGNY, 8^e zouaves : le 16 juin, a enlevé sa compagnie d'une façon particulièrement brillante pour la porter à la baionnette contre une violente attaque allemande. Tué glorieusement au cours de la charge.

Lieutenant LESCHI, 8^e zouaves : a fait preuve pendant les trois journées, 1^r, 17 et 18 juin, d'une rare énergie. Quoique malade, maintenu son peloton dans un ordre parfait sous un feu violent d'artillerie et de mitrailleuses, encourageant ses hommes, remontant leur moral et contribuant ainsi puissamment au maintien de la position conquise.

Lieutenant-colonel PAYERNE, état-major d'une division : a enlevé brillamment un village le 30 août à la tête de son bataillon. A pris le commandement de son régiment en pleine attaque s'emparant du 26 au 29 septembre de plusieurs positions ennemis.

Gravement blessé le 6 novembre au cours d'une contre-attaque, est revenu sur le front, à peine guéri, et s'est signalé à nouveau comme chef d'état-major d'une division dans les combats du 26 avril au 27 mai.

Lieutenant VALENTINI, 4^e zouaves et tirailleurs : a constamment donné l'exemple du courage et du sang-froid. Blessé mortellement le 20 septembre 1914 en procédant à l'organisation d'une position sous un feu violent d'artillerie, ne s'est laissé emporter qu'après avoir transmis minutieusement le commandement de sa section.

Sous-lieutenant PERRIN, 4^e zouaves et tirailleurs : officier plein d'entrain et de dévouement, commandait sa compagnie depuis trois semaines avec une réelle autorité. Le 18 mai, au soir, pendant la relève de son unité, a été tué d'une balle en se portant au secours d'un tirailleur blessé.

Lieutenant HEFLER, 7^e territorial d'infanterie : dispensé par ses fonctions de rejoindre à la mobilisation a été envoyé au front sur sa demande. N'a cessé de donner dans des circonstances particulièrement difficiles le plus bel exemple de sang-froid, de courage et de dévouement. Blessé grièvement le 14 novembre 1914 à son poste de combat dans la tranchée, est mort des suites de ses blessures le 18 novembre, après avoir vaillamment supporté l'amputation d'un pied.

Marechal des logis VIOLÉ F., escadrille M.F. 55 : a effectué depuis le début de mai un grand nombre de vols au-dessus de l'ennemi, principalement pour l'exécution de bombardements dont plusieurs ont été très efficaces. A lancé environ 100 obus et 15.000 fléchettes. A eu son appareil atteint à dix reprises différentes par le tir de l'artillerie ennemie. Les 25 et 26 juillet, malgré un feu violent qui le maintenait presque sur place, est resté pendant plus de trois quarts d'heure sous un feu intense pour permettre la prise de photographies importantes.

Sergent COUTANT, escadrille M.F. 55 : pilotant un appareil affecté au réglage de l'artillerie lourde, a dû accomplir sa mission, se maintenir chaque fois au-dessus de l'objectif pendant une longue durée et sous un feu intense qui a fréquemment atteint son appareil. Le 20 juillet, malgré un vent violent qui l'immobilisait presque et bien que l'ioni eut subi de graves avaries, a assuré la bonne exécution d'un réglage de 90 qui a duré plus d'une heure.

Sous-lieutenant JANET, escadrille M.F. 55 : observateur d'artillerie de premier ordre. A exécuté pour le compte de l'artillerie lourde un grand nombre de réglages qu'il a tous menés à bien malgré l'intensité du tir dirigé contre lui et bien que l'appareil qu'il montait eut été fréquemment atteint. En particulier le 20 juillet a effectué un réglage efficace de 95 qui a duré plus d'une heure, quoique son avion, presque immobilisé par la violence du vent, eut subi de graves avaries.

Sous-lieutenant GENTILLEAU, 26^e d'infanterie : officier très énergique. A maintenu son peloton dans une tranchée avancée malgré attaquée. Le 17 décembre est allé avec un magnifique mépris de la mort soigner un de ses hommes tombé en terrain découvert.

Sergent DE BIZEMON, 26^e d'infanterie : s'est montré héroïque à la bataille de la Marne ; le 8 septembre, a arraché un caisson de munitions des mains de l'ennemi ; le 9 septembre, a maintenu hardiment sa section sur une position importante et périlleuse où il fut très grièvement blessé.

Sergent ARCHAMBAULT, 26^e d'infanterie : est brave jusqu'à la témérité et a su communiquer à ses hommes son courage et son énergie. A plusieurs fois relevé des blessés en avant des lignes. A été blessé le 31 octobre en reconnaissant seul des tranchées allemandes.

Sergent MORIN, 8^e zouaves : le 16 juin a pris spontanément sous un feu meurtrier le commandement de sa section en remplacement du lieutenant blessé. L'a brillamment conduite à l'assaut sous un feu violent. A repoussé plusieurs contre-attaques en s'élançant la baionnette sur l'ennemi.

Caporal YOUSSEF BEN MOHAMED KERAUD, 4^e tirailleurs : s'est particulièrement distingué dans la nuit du 16 au 17 juin en occupant avec son escouade un élément de tranchées à moins de cent mètres de l'ennemi.

Sergent DUFLOT, 8^e zouaves : ayant été à la suite d'un combat acharné amené à prendre le commandement d'un peloton de la compagnie a fait preuve d'un courage admirable, d'une énergie exceptionnelle et d'un sang-froid continu en s'opposant par des manœuvres habiles à trois contre-attaques particulièremment rigoureuses de l'ennemi.

Caporal COINDEAU, 26^e rég. d'infanterie : est brave jusqu'à la témérité et a su communiquer à ses hommes son courage et son énergie. A plusieurs fois relevé des blessés en avant des lignes. A été blessé le 31 octobre en reconnaissant seul des tranchées allemandes.

Sergent LOCHET, 26^e d'infanterie : a pris le commandement de sa section en remplacement du lieutenant blessé. L'a brillamment conduite à l'assaut sous la baionnette sur l'ennemi.

Sergent MORIN, 8^e zouaves : le 16 juin, a pris le commandement de sa section en remplacement du lieutenant blessé. L'a brillamment conduite à l'assaut sous la baionnette sur l'ennemi.

Sergent MORIN, 8^e zouaves : le 16 juin, a pris le commandement de sa section en remplacement du lieutenant blessé. L'a brillamment conduite à l'assaut sous la baionnette sur l'ennemi.

Sergent LAZREG MESSAOUD, 7^e tirailleurs : blessé, au début de la campagne, et revenu au front, a montré la même ardeur. A entraîné ses hommes à l'attaque, le 9 mai et le 16 juin, avec une belle énergie. S'est maintenu sur la position conquise.

Sergent COINDEAU, 26^e rég. d'infanterie : séparé au moment d'une attaque de son groupe téléphoniste a spontanément couru au combat. A été tué.

Adjudant-chef GODEFROY, 29^e d'infanterie : étant sergeant, a pris, pendant le combat du 9 septembre 1914, dans les circonstances les plus critiques, le commandement d'une section presque entourée de toutes parts. A réussi à la dégager, a fait tête à l'ennemi et

sest replié que sur l'ordre formel d'un chef de bataillon.

Sergent THABAULT, 29^e d'infanterie : gradé d'un courage hors ligne. Blessé grièvement, le 27 avril 1915, est tombé en s'écriant : « Tas de brigands, ils ne m'ont pas laissé le plaisir de les charger à la baionnette. »

Canonnier BOUJOLLEAU, 49^e d'artillerie : jeune soldat de la classe 1914, grièvement blessé, le 9 mai, à son poste de pointeur, a montré un calme et un sang-froid remarquables, donnant à tous un exemple brillant d'abnégation et d'esprit du devoir.

Sous-lieutenant HUGON, 49^e d'artillerie de campagne : le 20 septembre a dirigé avec beaucoup de sang-froid, le tir d'une pièce à 600 mètres des tranchées ennemis en observant du haut d'un arbre où il était en butte au feu violent d'une mitrailleuse. N'a quitté ce poste et la position qu'après que l'attaque ennemie a été repoussée, presque tout son personnel ayant été mis hors de combat. Blessé le 13 novembre, est revenu au front avant guérison complète.

Lieutenant HEFLER, 7^e territorial d'infanterie : dispensé par ses fonctions de rejoindre à la mobilisation a été envoyé au front sur sa demande. N'a cessé de donner dans des circonstances particulièrement difficiles le plus bel exemple de sang-froid, de courage et de dévouement. Blessé grièvement le 14 novembre 1914 à son poste de combat dans la tranchée, est mort des suites de ses blessures le 18 novembre, après avoir vaillamment supporté l'amputation d'un pied.

Sergent SOULIER, 4^e zouaves et tirailleurs : depuis le début de la campagne a toujours donné l'exemple d'une grande bravoure et d'un mépris complet du danger. Le 22 septembre, sa section ayant été très éprouvée, a ramené son matériel au complet, rapportant lui-même une pièce. Le 13 mai 1915, sous un feu intense d'artillerie, s'est porté rapidement à son poste de commandement de sa section et a contribué à arrêter une attaque ennemie.

Sergent-major VILLANOVA, 4^e zouaves et tirailleurs : blessé mortellement le 22 septembre enlevant brillamment sa section à l'attaque d'une ferme. Ne s'est retiré qu'après avoir passé son commandement et rendu compte à son capitaine. A succombé cinq heures après au poste de secours.

Marechal des logis VIOLÉ F., escadrille M.F. 55 : a effectué depuis le début de mai un grand nombre de vols au-dessus de l'ennemi, principalement pour l'exécution de bombardements dont plusieurs ont été très efficaces. A lancé environ 100 obus et 15.000 fléchettes. A eu son appareil atteint à dix reprises différentes par le tir de l'artillerie ennemie. Les 25 et 26 juillet, malgré un feu violent qui le maintenait presque sur place, est resté pendant plus de trois quarts d'heure sous un feu intense pour permettre la prise de photographies importantes.

Sergent COUTANT, escadrille M.F. 55 : pilotant un appareil affecté au réglage de l'artillerie lourde, a dû accomplir sa mission, se maintenir chaque fois au-dessus de l'objectif pendant une longue durée et sous un feu intense qui a fréquemment atteint son appareil. Le 20 juillet, malgré un vent violent qui l'immobilisait presque et bien que l'ioni eut subi de graves avaries, a assuré la bonne exécution d'un réglage de 90 qui a duré plus d'une heure.

Sous-lieutenant JANET, escadrille M.F. 55 : observateur d'artillerie de prennier ordre. A exécuté pour le compte de l'artillerie lourde un grand nombre de réglages qu'il a tous menés à bien malgré l'intensité du tir dirigé contre lui et bien que l'appareil qu'il montait eut été fréquemment atteint. En particulier le 20 juillet, malgré un vent violent qui l'immobilisait presque et bien que l'ioni eut subi de graves avaries.

Sous-lieutenant GENTILLEAU, 26^e d'infanterie : officier très énergique. A maintenu son peloton dans une tranchée avancée malgré attaquée. Le 17 décembre est allé avec un magnifique mépris de la mort soigner un de ses hommes tombé en terrain découvert.

Sergent DE BIZEMON, 26^e d'infanterie : s'est montré héroïque à la bataille de la Marne ; le 8 septembre, a arraché un caisson de munitions des mains de l'ennemi ; le 9 septembre, a maintenu hardiment sa section sur une position importante et périlleuse où il fut très grièvement blessé.

Sergent ARCHAMBAULT, 26^e d'infanterie : est brave jusqu'à la témérité et a su communiquer à ses hommes son courage et son énergie. A plusieurs fois relevé des blessés en avant des lignes. A été blessé le 31 octobre en reconnaissant seul des tranchées allemandes.

Sergent MORIN, 8^e zouaves : le 16 juin a pris le commandement de sa section en remplacement du lieutenant blessé. L'a brillamment conduite à l'assaut sous la baionnette sur l'ennemi.

Sergent COINDEAU, 26^e rég. d'infanterie : séparé au moment d'une attaque de son groupe téléphoniste a spontanément couru au combat. A été tué.

Adjudant-chef GODEFROY, 29^e d'infanterie : étant sergeant, a pris, pendant le combat du 9 septembre 1914, dans les circonstances les plus critiques, le commandement d'une section presque entourée de toutes parts. A réussi à la dégager, a fait tête à l'ennemi et

sest replié que sur l'ordre formel d'un chef de bataillon.

Sergent BOUJOLLEAU, 49^e d'artillerie de campagne : le 20 septembre a dirigé avec beaucoup de sang-froid, le tir d'une pièce à 600 mètres des tranchées ennemis en observant du haut d'un arbre où il était en butte au feu violent d'une mitrailleuse. Blessé le 13 novembre, est revenu au front avant guérison complète.

Sergent LAZREG MESSAOUD, 7^e tirailleurs : blessé, au début de la campagne, et revenu au front, a montré la même ardeur. A entraîné ses hommes à l'attaque, le 9 mai et le 16 juin, avec une belle énergie. S'est maintenu sur la position conquise.

Sergent COINDEAU, 26^e rég. d'infanterie : séparé au moment d'une attaque de son groupe téléphoniste a spontanément couru au combat. A été tué.

Adjudant-chef GODEFROY, 29^e d'infanterie : étant sergeant, a pris, pendant le combat du 9 septembre 1914, dans les circonstances les plus critiques, le commandement d'une section presque entourée de toutes parts. A réussi à la dégager, a fait tête à l'ennemi et

sest replié que sur l'ordre formel d'un chef de bataillon.

Sergent THABAULT, 29^e d'infanterie : gradé d'un courage hors ligne. Blessé grièvement, le 27 avril 1915, est tombé en s'écriant : « Tas de brigands, ils ne m'ont pas laissé le plaisir de les charger à la baionnette. »

Canonnier BOUJOLLEAU, 49^e d'artillerie : jeune soldat de la classe 1914, grièvement blessé, le 9 mai, à son poste de pointeur, a montré un calme et un sang-froid remarquables, donnant à tous un exemple brillant d'abnégation et d'esprit du devoir.

Sous-lieutenant HUGON, 49^e d'artillerie de campagne : le 20 septembre a dirigé avec beaucoup de sang-froid, le tir d'une pièce à 600 mètres des tranchées ennemis en observant du haut d'un arbre où il était en butte au feu violent d'une mitrailleuse. Blessé le 13 novembre, est revenu au front avant guérison complète.

Sergent BAUDON, 8^e zouaves : commandant une section, le 16 juin l'a entraînée brillamment à l'assaut des tranchées ennemis. Blessé par un officier allemand au cours du combat, l'a fait prisonnier de sa main.

Adjudant-chef LABERNEZ, 7^e tirailleurs : très bon chef de section qui a fait preuve d'une énergie et d'une bravoure rare pendant toute la campagne. S'est distingué le 9 mai en prenant le commandement de sa compagnie restée sans officiers. Le 16 juin, a entraîné énergiquement ses hommes sous une grêle de grenades.

Sous-lieutenant ROUSSELET, 8^e zouaves : le 16 juin, a repoussé à la baionnette une contre-attaque ennemie. Est mort héroïquement à la tête de ses hommes.

trouillées rendues inutilisables par le bombardement, s'est employé à renseigner le commandement sur les phases du combat et a assuré la circulation des troupes dans les boyaux de communication encombrés de morts et de blessés.

Adjudant-chef TISSOT, 4^e tirailleurs : excellent sous-officier. Le 16 juin, a entraîné sa section à l'assaut des tranchées ennemis nées et a fait dans la journée trente prisonniers allemands.

Sergent fourrier MOHR, 4^e tirailleurs : très bon sous-officier. Les 16 et 17 juin, s'est élançé sur les tranchées ennemis à la tête des grenadiers de son régiment, les a organisées et s'y est maintenu pendant deux jours.

Capitaine MENNETRIER, 4^e tirailleurs : officier d'une grande bravoure et d'une haute valeur militaire. Blessé le 16 juin, à la tête de son bataillon dont il venait de prendre le commandement.

Sergent AZIERES, 7^e tirailleurs : le 16 juin, commandant une équipe de grenadiers, a sauté dans la tranchée allemande, et y a mis hors de combat de nombreux ennemis. En a ramené plusieurs prisonniers et a été grièvement blessé au cours de l'action.

Aumônier militaire BORDES D'ARRÈRE, 7^e viseurs : sur le front depuis le début de la campagne. S'est particulièrement distingué les 16, 17 et 18 juin, comme brancardier.

Capitaine PONTECHIE, 7^e tirailleurs : officier très brave. Mortellement blessé le 16 juin en entraînant sa compagnie en avant sous un feu violent.

Lieutenant GUILLEMIN, 7^e tirailleurs : excellent officier, plein d'allant, a brillamment entraîné sa section le 16 juin, sous un feu violent. Mortellement blessé.

Capitaine MIGNON, 7^e tirailleurs : a brillamment conduit sa compagnie de mitrailleuses. Le 16 juin, sous un feu violent, et par ses habiles dispositions, a contribué à repousser une contre-attaque allemande et à maintenir la position conquise en infligeant des pertes très sévères à l'ennemi.

Sous-lieutenant LALINE, 1^e étranger : officier d'une très grande bravoure. A montré les plus belles qualités militaires pendant la journée du 16 juin. Grièvement blessé le 17, est resté pendant cinq heures au milieu de ses hommes. Mort des suites de ses blessures.

Sous-lieutenant MOUGIN, 7^e tirailleurs : a montré la plus grande bravoure sous le feu intense de l'artillerie ennemie. A été blessé grièvement le 17 juin.

Caporal LARTIGUE, 7^e tirailleurs : chef de pièce d'une section de mitrailleuses, blessé le 16 juin dès le début de l'action, a continué à assurer son service. Blessé une seconde fois, a continué à marcher de l'avant.

Lieutenant HENRY COUANNER, 5^e groupe d'artillerie d'Afrique : officier de l'armée territoriale ayant demandé à être placé dans une unité active. A sans cesse fait preuve des plus hautes qualités morales et d'un entraînement qui ne s'est jamais démenti. Le 17 juin, placé en observation d'artillerie au point le plus dangereux du champ de bataille, n'a cessé sous le bombardement le plus violent, d'assurer son service avec un sang-froid merveilleux, faisant preuve d'un parfait mépris du danger. A été tué par un obus à son poste d'observation.

Lieutenant BUREAU, 3^e colonial : commandant sa batterie dans l'absence de son capitaine blessé, a eu une belle attitude sous le feu de l'artillerie ennemie. Blessé à son poste de combat par un éclat d'obus, a fait preuve de beaucoup de calme et de sang-froid.

Sous-lieutenant FRIEDEL, 4^e groupe d'artillerie d'Afrique : officier de liaison avec des fractions d'infanterie qui se trouvaient enfoncées dans la ligne ennemie, dans les combats du 16 au 22 juin, avec le plus grand sang-froid et un complet mépris du danger, n'a cessé d'envoyer à l'artillerie des renseignements particulièrement importants pour l'exécution du tir dans des circonstances difficiles.

Sergent BELKACEM, 4^e tirailleurs : le 16 juin, quoique blessé, n'a pas cessé d'entraîner ses hommes en avant. A refusé de descendre dans la tranchée ennemie pour se faire panser, s'est pansé seul, sur un terrain battu par les mitrailleuses ennemis, donnant à tous un très bel exemple de courage.

Tirailleur AMEUR BEN SALAH GALAZ, 4^e tirailleurs : le 16 juin, a été d'un entraînement

et d'une énergie remarquables au cours du combat. A tué à lui seul dix Allemands.

Sergent ALI BEN SALAH BEN BOULAHIE, 4^e tirailleurs : le 16 juin, s'est particulièrement signalé par le calme et la bravoure qu'il a montrée en entraînant ses hommes sous un feu violent.

Sapeur CLÉMENTCEAU, 8^e génie : s'est particulièrement distingué depuis le début de la campagne par sa courageuse attitude. Ayant reçu la mission d'installer un poste téléphonique dans les premières lignes francaises le 15 juin, s'est porté courageusement à l'endroit désigné sous un feu violent d'artillerie ennemie. A été tué dans l'accomplissement de sa mission.

Sous-lieutenant MARCIAL, 6^e bataillon de chasseurs : a fait preuve, au combat du 20 juillet, d'un courage et d'une ténacité admirables, maintenant sa section dans l'ordre le plus parfait, sous un violent bombardement ; a été grièvement frappé en la conduisant ensuite à l'attaque.

Sous-lieutenant MAUREL, 7^e bataillon de chasseurs : déjà deux fois blessé depuis le début de la campagne est resté à son poste de combat, refusant de se laisser évacuer, la 14 juillet a donné de nouvelles preuves de sa bravoure habituelle en bousculant la tête de sa section un poste ennemi. A été grièvement blessé.

Sous-lieutenant COMBES, 17^e d'infanterie : volontaire pour une corvée. Très grièvement blessé, le 6 mai, en venant ravitailler ses camarades restés terrés sur une position arrosée par les balles.

Soldat POURCENOIX, 17^e d'infanterie : le 8 mai, s'est offert pour porter un ordre en première ligne malgré le terrain découvert que balayait le feu très violent des mitrailleuses. Mortellement atteint en portant cet ordre, a réussi à le faire parvenir dans son agonie.

Soldat GONNIER, 17^e d'infanterie : voyant le feu pour la première fois, a montré la plus grande bravoure dans une progression de nuit dans les travaux d'aménagement de la nouvelle position. Après la relève de la section est retourné deux fois sur un terrain découvert et battu pour ramasser deux camarades blessés qui ont ainsi pu être transportés au poste de secours.

Captaine PERRET, 17^e d'infanterie : très brillante attitude au cours du combat du 28 avril 1915. A été mortellement blessé en étant retourné deux fois sur un terrain découvert et battu pour ramasser deux camarades blessés qui ont ainsi pu être transportés au poste de secours.

Sergent-major OLLAGNIER, 6^e bataillon de chasseurs : blessé le 20 juillet, ayant l'attaque qui devait prononcer sa section, est allé se faire panser, est revenu aussitôt après prendre le commandement de sa section à la tête de laquelle il a été tué, en repoussant une contre-attaque ennemie.

Sous-lieutenant LALINE, 1^e étranger : officier d'une très grande bravoure. A montré les plus belles qualités militaires pendant la journée du 16 juin. Grièvement blessé le 17, est resté pendant cinq heures au milieu de ses hommes. Mort des suites de ses blessures.

Sous-lieutenant MOUGIN, 7^e tirailleurs : a montré la plus grande bravoure sous le feu intense de l'artillerie ennemie. A été blessé grièvement le 17 juin.

Caporal LARTIGUE, 7^e tirailleurs : chef de pièce d'une section de mitrailleuses, blessé le 16 juin dès le début de l'action, a continué à assurer son service. Blessé une seconde fois, a continué à marcher de l'avant.

Lieutenant HENRY COUANNER, 5^e groupe d'artillerie d'Afrique : officier de l'armée territoriale ayant demandé à être placé dans une unité active. A sans cesse fait preuve des plus hautes qualités morales et d'un entraînement qui ne s'est jamais démenti. Le 17 juin, placé en observation d'artillerie au point le plus dangereux du champ de bataille, n'a cessé sous le bombardement le plus violent, d'assurer son service avec un sang-froid merveilleux, faisant preuve d'un parfait mépris du danger. A été tué par un obus à son poste d'observation.

Lieutenant BUREAU, 3^e colonial : commandant sa batterie dans l'absence de son capitaine blessé, a eu une belle attitude sous le feu de l'artillerie ennemie. Blessé à son poste de combat par un éclat d'obus, a fait preuve de beaucoup de calme et de sang-froid.

Sous-lieutenant FRIEDEL, 4^e groupe d'artillerie d'Afrique : officier de liaison avec des fractions d'infanterie qui se trouvaient enfoncées dans la ligne ennemie, dans les combats du 16 au 22 juin, avec le plus grand sang-froid et un complet mépris du danger, n'a cessé d'envoyer à l'artillerie des renseignements particulièrement importants pour l'exécution du tir dans des circonstances difficiles.

Sergent BELKACEM, 4^e tirailleurs : le 16 juin, quoique blessé, n'a pas cessé d'entraîner ses hommes en avant. A refusé de descendre dans la tranchée ennemie pour se faire panser, s'est pansé seul, sur un terrain battu par les mitrailleuses ennemis, donnant à tous un très bel exemple de courage.

Tirailleur AMEUR BEN SALAH GALAZ, 4^e tirailleurs : le 16 juin, a été d'un entraînement

et d'une énergie remarquables au cours du combat. A tué à lui seul dix Allemands.

Sergent ALI BEN SALAH BEN BOULAHIE, 4^e tirailleurs : le 16 juin, s'est particulièrement signalé par le calme et la bravoure qu'il a montrée en entraînant ses hommes sous un feu violent.

Sapeur CLÉMENTCEAU, 8^e génie : s'est particulièrement distingué depuis le début de la campagne par sa courageuse attitude.

Ayant reçu la mission d'installer un poste

téléphonique dans les premières lignes francaises le 15 juin, s'est porté courageusement à l'endroit désigné sous un feu violent d'artillerie ennemie. A été tué dans l'accomplissement de sa mission.

Adjudant DELOYE, 17^e d'infanterie : a assuré brillamment, le 22 mai, dans une situation difficile, le commandement de sa compagnie et de fractions de la division voisine, restées sans chef.

Sous-lieutenant ROQUES, 17^e d'infanterie : officier plein d'entrain et de sang-froid. Blessé deux fois. A assuré brillamment, le 22 mai, dans une situation difficile, le commandement de sa compagnie et de fractions de la division voisine, restées sans chef.

Adjudant DELOYE, 17^e d'infanterie : a fait particulièrement remarquer depuis le début de la campagne par sa courageuse attitude.

Ayant reçu la mission d'installer un poste

téléphonique dans les premières lignes francaises le 15 juin, s'est porté courageusement à l'endroit désigné sous un feu violent d'artillerie ennemie. A été tué dans l'accomplissement de sa mission.

Sous-lieutenant MARCIAL, 6^e bataillon de chasseurs : a fait preuve, au combat du 20 juillet, d'un courage et d'une ténacité admirables, maintenant sa section dans l'ordre le plus parfait, sous un violent bombardement ; a été grièvement frappé en la conduisant ensuite à l'attaque.

Sous-lieutenant MAUREL, 7^e bataillon de chasseurs : déjà deux fois blessé depuis le début de la campagne est resté à son poste de combat, refusant de se laisser évacuer, la 14 juillet a donné de nouvelles preuves de sa bravoure habituelle en bousculant la tête de sa section un poste ennemi. A été grièvement blessé.

Sous-lieutenant COMBES, 17^e d'infanterie : volontaire pour une corvée. Très grièvement blessé, le 6 mai, en venant ravitailler ses camarades restés terrés sur une position arrosée par les balles.

Soldat POURCENOIX, 17^e d'infanterie : le 8 mai, s'est offert pour porter un ordre en première ligne malgré le terrain découvert que balayait le feu très violent des mitrailleuses. Mortellement atteint en portant cet ordre, a réussi à le faire parvenir dans son agonie.

Soldat GONNIER, 17^e d'infanterie : voyant le feu pour la première fois, a montré la plus grande bravoure dans une progression de nuit dans les travaux d'aménagement de la nouvelle position. Après la relève de la section est retourné deux fois sur un terrain découvert et battu pour ramasser deux camarades blessés qui ont ainsi pu être transportés au poste de secours.

Captaine PERRET, 17^e d'infanterie : très brillante attitude au cours du combat du 28 avril 1915. A été mortellement blessé en étant retourné deux fois sur un terrain découvert et battu pour ramasser deux camarades blessés qui ont ainsi pu être transportés au poste de secours.

Sergent-major OLLAGNIER, 6^e bataillon de chasseurs : blessé le 20 juillet, ayant l'attaque qui devait prononcer sa section, est allé se faire panser, est revenu aussitôt après prendre le commandement de sa section à la tête de laquelle il a été tué, en repoussant une contre-attaque ennemie.

Sous-lieutenant LALINE, 1^e étranger : officier d'une très grande bravoure. A montré les plus belles qualités militaires pendant la journée du 16 juin. Grièvement blessé le 17, est resté pendant cinq heures au milieu de ses hommes. Mort des suites de ses blessures.

Sous-lieutenant MOUGIN, 7^e tirailleurs : a montré la plus grande bravoure sous le feu intense de l'artillerie ennemie. A été blessé grièvement le 17 juin.

Caporal LARTIGUE, 7^e tirailleurs : chef de pièce d'une section de mitrailleuses, blessé le 16 juin dès le début de l'action, a continué à assurer son service. Blessé une seconde fois, a continué à marcher de l'avant.

Lieutenant HENRY COUANNER, 5^e groupe d'artillerie d'Afrique : officier de l'armée territoriale ayant demandé à être placé dans une unité active. A sans cesse fait preuve des plus hautes qualités morales et d'un entraînement qui ne s'est jamais démenti. Le 17 juin, placé en observation d'artillerie au point le plus dangereux du champ de bataille, n'a cessé sous le bombardement le plus violent, d'assurer son service avec un sang-froid merveilleux, faisant preuve d'un parfait mépris du danger. A été tué par un obus à son poste d'observation.

Lieutenant BUREAU, 3^e colonial : commandant sa batterie dans l'absence de son capitaine blessé, a eu une belle attitude sous le feu de l'artillerie ennemie. Blessé à son poste de combat par un éclat d'obus, a fait preuve de beaucoup de calme et de sang-froid.

Sous-lieutenant FRIEDEL, 4^e groupe d'artillerie d'Afrique : officier de liaison avec des fractions d'infanterie qui se trouvaient enfoncées dans la ligne ennemie, dans les combats du 16 au 22 juin, avec le plus grand sang-froid et un complet mépris du danger, n'a cessé d'envoyer à l'artillerie des renseignements particulièrement importants pour l'exécution du tir dans des circonstances difficiles.

Sergent BELKACEM, 4^e tirailleurs : le 16 juin, quoique blessé, n'a pas cessé d'entraîner ses hommes en avant. A refusé de descendre dans la tranchée ennemie pour se faire panser, s'est pansé seul, sur un terrain battu par les mitrailleuses ennemis, donnant à tous un très bel exemple de courage.

Tirailleur AMEUR BEN SALAH GALAZ, 4^e tirailleurs : le 16 juin, a été d'un entraînement

et d'une énergie remarquables au cours du combat. A tué à lui seul dix Allemands.

Sergent ALI BEN SALAH BEN BOULAHIE, 4^e tirailleurs : le 16 juin, s'est particulièrement signalé par le calme et la bravoure qu'il a montrée en entraînant ses hommes sous un feu violent.

Sapeur CLÉMENTCEAU, 8^e génie : s'est particulièrement distingué depuis le début de la campagne par sa courageuse attitude.

Ayant reçu la mission d'installer un poste

téléphonique dans les premières lignes francaises le 15 juin, s'est porté courageusement à l'endroit désigné sous un feu violent d'artillerie ennemie. A été tué dans l'accomplissement de sa mission.

Adjudant DELOYE, 17^e d'infanterie : a assuré brillamment, le 22 mai, dans une situation difficile, le commandement de sa compagnie et de fractions de la division voisine, restées sans chef.

Sous-lieutenant ROQUES, 17^e d'infanterie : officier plein d'entrain et de sang-froid. Blessé deux fois. A assuré brillamment, le 22 mai, dans une situation difficile, le commandement de sa compagnie et de fractions de la division voisine, restées sans chef.

Adjudant DELOYE, 17^e d'infanterie : a fait particulièrement remarquer depuis le début de la campagne par sa courageuse attitude.

Ayant reçu la mission d'installer un poste

téléphonique dans les premières lignes francaises le 15 juin, s'est porté courageusement à l'endroit désigné sous un feu violent d'artillerie ennemie. A été tué dans l'accomplissement de sa mission.

Sous-lieutenant MARCIAL, 6^e bataillon de chasseurs : déjà deux fois blessé depuis le début de la campagne est resté à son poste de combat, refusant de se laisser évacuer, la 14 juillet a donné de nouvelles preuves de sa bravoure habituelle en bouscul

en continuant leur observation pendant plus de deux heures.

Sous-lieutenant SAINT-ANDRÉ, escadrille 98 T. : a rendu les plus grands services, par ses reconnaissances avec prises de vues photographiques, qui ont servi à la rectification de la carte et au relèvement précis de tous les travaux de défense ennemis.

Sergent DUMAS, escadrille 98 T. : excellent pilote qui a fait preuve depuis le 15 mai d'une activité inlassable, exécutant plus de 50 reconnaissances dans des conditions atmosphériques souvent très défavorables. A exécuté de nombreux bombardements des camps ennemis en butte au tir des canons spéciaux. A reçu plusieurs balles ou éclats d'obus dans son avion.

LE BATAILLON DE LÉGION DU 1^e DE MARCHÉ D'AFRIQUE : depuis le débarquement dans la péninsule de Gallipoli n'a cessé de faire preuve dans tous les combats, des qualités de bravoure, de sang-froid, de solidité qui sont depuis de longues années l'honneur de la vieille légion. A l'assaut du 21 juin, a enlevé d'un bond les tranchées turques devant lesquelles nous étions en échec depuis le matin, et les a conservées malgré une très violente contre-attaque.

Lieutenant ESTARELLA, 1^e de marche d'Afrique : a entraîné et conduit sa section avec un courage et un élan admirables à l'attaque d'une tranchée turque, sous un feu extrêmement violent de mousqueterie et de mitrailleuses. Blessé grièvement au pied du parapet ennemi, a eu la présence d'esprit de confier le commandement de sa section à un sous-officier.

Lieutenant SEILAZ, 1^e de marche d'Afrique : a mené sa compagnie à l'assaut avec la plus grande bravoure; est tombé frappé d'une balle au ventre, sur la tranchée ennemie.

Sous-lieutenant TAILLANTOU, 1^e de marche d'Afrique : au cours de l'assaut du 21 juin a fait preuve d'une grande bravoure en amenant avec promptitude une compagnie de renfort sur une partie de la ligne où l'ennemi avait réussi à s'établir; après une charge menée avec entrain, a mis les Turcs en fuite; frappé mortellement a expiré en criant : « vive la France ! »

Sous-lieutenant GRÉGOIRE, 1^e de marche d'Afrique : est arrivé en tête de la colonne d'assaut le premier dans la tranchée turque où il a sauté immédiatement et où il a été tué aussitôt.

Sous-lieutenant BECK, 1^e de marche d'Afrique : évacué, puis revenu sur le front, a toujours fait preuve d'une bravoure extrême, notamment à l'assaut du 21 juin, où il a entraîné sa compagnie; a été frappé mortellement d'une balle au ventre à quelques mètres des tranchées turques.

Adjudant-chef HOUBEN, 1^e de marche d'Afrique : entraîneur d'hommes, d'une énergie et d'une bravoure à toute épreuve. Pendant l'assaut du 21 juin a sauté l'un des premiers dans la tranchée turque, y a engagé un corps à corps violent et est tombé grièvement blessé, après avoir terrassé un soldat ennemi.

Captaine de SIVRY, 4^e zouaves : est tombé glorieusement en entraînant sa compagnie à l'assaut de la première tranchée turque de la position à enlever, donnant jusqu'au dernier instant le plus bel exemple de courage militaire.

Captaine FABRE, 4^e zouaves : a brillamment commandé sa compagnie et s'est porté rapidement à l'assaut pour soutenir une compagnie du bataillon qui venait de s'emparer d'une tranchée turque. Cet officier a assisté à toutes les opérations de C. E. O. depuis le début de la campagne et a montré une haute conception de son devoir.

Capitaine BRETNER, 4^e zouaves : a été mortellement blessé en entraînant ses hommes à l'assaut d'une tranchée turque, sous un feu violent de l'ennemi.

Sergent LAVENNE, 4^e zouaves : a montré les plus belles qualités de courage et de sang-froid depuis le début de la campagne et particulièrement au cours des combats des 21 et 22 juin. A été tué en entraînant ses hommes à l'assaut.

Soldat TOMA, 1^e de marche d'Afrique : est arrivé en tête de la colonne d'assaut; a eu constamment une brillante conduite pendant une contre-attaque. Au moment où un léger flétrissement allait se produire, a secondé ses grades par son attitude énergique et a contribué à retenir ses camarades de combat.

Soldat FLORET, 1^e de marche d'Afrique : a

ramené sous une pluie de balles, le corps de son capitaine grièvement blessé.

Captaine GRAND, 2^e de marche d'Afrique : a porté sa compagnie en renfort en terrain découvert donnant l'exemple de la bravoure, allant et venant pour renseigner son chef de bataillon; encourageant tout le monde, montrant à ses hommes l'emploi des grenades, a été grièvement blessé, déjà cité à l'ordre de l'armée sur le front Est.

Sous-lieutenant GUITTON, 2^e de marche d'Afrique : officier très brave, a entraîné un groupe de quinze hommes dans un boyau, jusqu'à la tranchée turque. A été tué en encourageant ses hommes fortement impressionnés par les attaques répétées de l'ennemi.

Sous-lieutenant LOVICONI, 2^e de marche d'Afrique : a porté sa section sur un point menacé de la ligne, l'a tenu jusqu'à son dernier homme, est tombé mortellement blessé.

Aspirant GONESSE, 2^e de marche d'Afrique : d'un courage à toute épreuve, a puissamment contribué à paralyser les attaques de l'ennemi sur un saillant important, lançant des grenades pendant près de quinze heures. Est tombé mortellement frappé au moment où tout danger était conjuré.

Lieutenant ESTARELLA, 1^e de marche d'Afrique : a entraîné un groupe vers la tranchée ennemie avancée. A été tué en organisant un point important de la tranchée conquise.

LÉGION D'HONNEUR

Sont nommés dans la Légion d'honneur :

Au grade de chevalier.

Captaine DROMARD, 60^e d'infanterie : officier d'un brillant courage. S'est signalé d'une façon particulière au combat du 8 septembre 1914, par son esprit de décision et d'énergie.

Lieutenant VUILLET, 4^e d'infanterie : le 19 août 1914, se trouvant avec son seul peloton en présence d'une compagnie allemande dévoilée brusquement, paya d'audace, somma le capitaine de se rendre et le fit prisonnier avec toute sa compagnie (270 hommes). Blessé grièvement le 23 septembre 1914 en faisant brillamment son devoir.

Sous-lieutenant FRANCESCHETTI, 7^e tirailleurs algériens : a fait la campagne depuis le début avec vigueur et entrain, affirmant des qualités de commandement dans les circonstances les plus difficiles. Le 9 mai 1915, a entraîné brillamment sa section au combat du 16 juin 1915 où il a été grièvement blessé.

Lieutenant RAICHLEN, 4^e tirailleurs algériens : officier d'élite, entraîneur d'hommes. Blessé très grièvement le 16 juin 1915, au moment où il prenait ses dispositions pour se porter à l'attaque des lignes allemandes. Déjà cité deux fois à l'ordre de l'armée.

Captaine PERNET, 15^e d'infanterie : excellent capitaine, énergique, ayant la parfaite connaissance de ses hommes qu'il adore, sachant en tirer le maximum de rendement. A rendu, au cours de la campagne, les plus grands services. Chargé, le 17 février 1915, d'appuyer l'attaque de deux compagnies de chasseurs sur les tranchées allemandes, a su inspirer à ses hommes un tel entrain et une telle vigueur qu'ils se sont immédiatement lancés derrière lui dans les lignes ennemis et que deux d'entre eux ont rapporté sous le feu une mitrailleuse.

Captaine CHAMAILLARD, 15^e d'infanterie : excellent capitaine, intelligent, calme, énergique, ayant du coup-d'œil et du jugement. Est sur le front depuis le début de la campagne. A été blessé deux fois : la première fois le 22 août 1914 d'une balle de shrapnel à l'épaule; une deuxième fois le 7 septembre suivant d'un coup de feu à la cuisse. A commandé très souvent son bataillon dans toutes les circonstances, à l'intérieur de laquelle il a obtenu une complète satisfaction du commandant du régiment, en particulier pour ramasser et rejeter une grenade qui fusait au milieu du groupe. A été très grièvement blessé.

Captaine PUTINIER, 12^e bataillon de chasseurs alpins : officier venant de la cavalerie, d'un moral et d'un allant à toute épreuve. Brillante conduite à l'attaque du 1^e août 1915. Le 22 août chargé de couvrir avec sa compagnie l'attaque d'un bataillon voisin sur les positions ennemis, a enlevé sa compagnie malgré un tir de barrage d'une extrême violence qui lui avait fait subir avant le départ des pertes sérieuses. A atteint son objectif, l'a organisée sous un feu très violent de grenades et l'a conservée définitivement.

Captaine ROUX, 12^e bataillon de chasseurs alpins : officier de valeur tout à fait exceptionnel, objet déjà de deux citations pour

l'énergie, le sang-froid et le coup d'œil montrés dans tous les combats auxquels a pris part le bataillon, depuis le commencement de la campagne. A l'attaque du 1^e août 1915 commandant une des compagnies d'attaque, a superbement enlevé son unité sous un bombardement violent et un feu de mitrailleuses très intense, et, malgré les pertes subies, a atteint l'objectif assigné, l'a organisé et s'y est maintenu définitivement, repoussant plusieurs contre-attaques allemandes.

Captaine DE SA MPIGNY, 2^e de marche du 1^e d'anglo : brillant officier qui s'est signé tout particulièrement par son courage et son esprit de décision au cours de la campagne. Après avoir brillamment conduit sa compagnie à l'attaque le 16 juin 1915 au début de la journée, a rallié le bataillon après la disparition de son commandant et a résisté toute la nuit aux violentes contre-attaques allemandes lancées contre les tranchées dont il s'était emparé.

Lieutenant DIEULANGARD, 9^e d'infanterie : capitaine au long cours, âgé de cinquante ans, s'est engagé pour la durée de la guerre et a donné en toutes circonstances l'exemple d'un courage et d'un sang-froid.

Lieutenant AUCOUR, 2^e dragons : officier dévoué et d'un moral élevé. S'est signalé dans deux reconnaissances au début de la campagne par son énergie et son esprit de décision. Blessé grièvement à la main droite le 29 octobre 1914.

Captaine GAY, escadrille C. 64 : officier énergique ayant une haute idée de ses devoirs. Plutôt que de se laisser emmener en captivité, n'a pas hésité à braver tous les dangers et, grâce à son énergie et à son courage de tous les instants, a pu rejoindre nos lignes, rapportant d'utiles renseignements sur l'ennemi.

Sous-lieutenant DRÉVETON, 4^e tirailleurs : jeune saint-cyrien qui a mené ses tirailleurs à l'assaut des tranchées allemandes avec une vigueur et un courage admirables. Blessure grave de la jambe droite.

Sous-lieutenant POMMIER, 2^e de marche du 1^e étranger : excellent officier qui a fait preuve de belles qualités militaires au cours de la campagne. S'est signalé tout particulièrement par la vigueur et la bravoure avec lesquelles il a entraîné sa section à l'attaque au combat du 16 juin 1915 où il a été grièvement blessé.

Lieutenant RAICHLEN, 4^e tirailleurs algériens : officier d'élite, entraîneur d'hommes. Blessé très grièvement le 16 juin 1915, au moment où il prenait ses dispositions pour se porter à l'attaque des lignes allemandes.

Captaine PERNET, 15^e d'infanterie : excellent capitaine, énergique, ayant la parfaite connaissance de ses hommes qu'il adore, sachant en tirer le maximum de rendement. A rendu, au cours de la campagne, les plus grands services. Chargé, le 17 février 1915, d'appuyer l'attaque de deux compagnies de chasseurs sur les tranchées allemandes, a su inspirer à ses hommes un tel entrain et une telle vigueur qu'ils se sont immédiatement lancés derrière lui dans les lignes ennemis et que deux d'entre eux ont rapporté sous le feu une mitrailleuse.

Captaine CHAMAILLARD, 15^e d'infanterie : excellent capitaine, intelligent, calme, énergique, ayant du coup-d'œil et du jugement. Est sur le front depuis le début de la campagne. A été blessé deux fois : la première fois le 22 août 1914 d'une balle de shrapnel à l'épaule; une deuxième fois le 7 septembre suivant d'un coup de feu à la cuisse. A commandé très souvent son bataillon dans toutes les circonstances, à l'intérieur de laquelle il a obtenu une complète satisfaction du commandant du régiment, en particulier pour ramasser et rejeter une grenade qui fusait au milieu du groupe. A été très grièvement blessé.

Captaine PUTINIER, 12^e bataillon de chasseurs alpins : officier venant de la cavalerie, d'un moral et d'un allant à toute épreuve. Brillante conduite à l'attaque du 1^e août 1915. Le 22 août chargé de couvrir avec sa compagnie l'attaque d'un bataillon voisin sur les positions ennemis, a enlevé sa compagnie malgré un tir de barrage d'une extrême violence qui lui avait fait subir avant le départ des pertes sérieuses. A atteint son objectif, l'a organisée sous un feu très violent de grenades et l'a conservée définitivement.

Captaine ROUX, 12^e bataillon de chasseurs alpins : officier de valeur tout à fait exceptionnel, objet déjà de deux citations pour

l'énergie, le sang-froid et le coup d'œil montrés dans tous les combats auxquels a pris part le bataillon, depuis le commencement de la campagne.

Sous-lieutenant CLÉMENT, 15^e d'infanterie : officier venant de la cavalerie, très vigoureux, plein d'allant, donnant à tous le meilleur exemple de courage et d'énergie. A été grièvement blessé, le 14 juillet 1915, aux deux mains. Ablation de trois doigts de la main droite et blessure à la main gauche.

Captaine DE SA MPIGNY, 2^e de marche du 1^e d'anglo : brillant officier qui s'est signé tout particulièrement par son courage et son esprit de décision au cours de la campagne. Après avoir brillamment conduit sa compagnie à l'attaque le 16 juin 1915 au début de la journée, a rallié le bataillon après la disparition de son commandant et a résisté toute la nuit aux violentes contre-attaques allemandes lancées contre les tranchées dont il s'était emparé.

Lieutenant ALBOUY, 6^e d'artillerie : énergique et d'un dévouement prouvé à tous les moments de la guerre et dans toutes les circonstances, une excellente attitude, donnant l'exemple de la fermeté et de la maîtrise de soi-même. Blessé grièvement à son poste de combat le 29 août 1914 par éclat d'obus, a perdu l'usage de ses bras.

Lieutenant RICHARD, 5^e bataillon de chasseurs : brillant officier, calme, plein d'allant, d'un courage et d'une intrépidité remarquables. Blessé très grièvement au cours d'une reconnaissance. Amputé du bras droit.

Sous-lieutenant LOUET, 97^e d'infanterie : véritable entraîneur d'hommes. A le 9 mai 1915 conduit avec une remarquable ardeur ses hommes à l'assaut des tranchées ennemis.

Aide-major MUGUET, 16^e territorial d'infanterie : blessé grièvement par éclat d'obus qui lui ont perforé le poumon gauche, le bras droit et la cuisse gauche pendant l'exercice de ses fonctions en installant son nouveau poste de secours. Au moment où il le transportait, son chef de corps faisant allusion à ses trois blessures et lui ayant demandé : « Qu'est-ce qui vous fait le plus souffrir ? », a répondu simplement : « Ce t de partir. » A toujours assuré son service avec le plus grand courage et le plus grand sang-froid sous le feu depuis le début de la campagne.

Sous-lieutenant GAUSCH, 16^e d'infanterie : officier de réserve de haute valeur : blessé grièvement le 12 avril 1915. Très brave au feu. Très bon chef de section, ayant une grande influence et une grande autorité sur ses hommes. Très méritant à tous égards.

Sous-lieutenant GARNIER-BERTI, 15^e d'infanterie : officier qui a fait preuve au cours de la campagne des plus belles qualités militaires et d'un dévouement absolu à ses devoirs. Grièvement blessé le 1^e septembre 1915 au cours d'un violent bombardement, en s'assurant que ses hommes s'étaient mis à l'abri et que la garde de la tranchée était assurée.

Captaine DE LA FOYE, 13^e d'infanterie : officier plein d'entrain, donnant depuis le début de la campagne le plus bel exemple de bravoure et de dévouement, ayant su prendre en peu de temps un grand ascension sur sa troupe qu'il commandait avec énergie. Vient d'être grièvement blessé en faisant dans un petit poste, une observation sur les lignes ennemis.

Sous-lieutenant VERGÉ, 4^e mixte de zouaves : tirailleur pas-sé, sur sa demande, du train des équipages dans l'infanterie, a montré en toutes circonsances des qualités d'un bravo et d'une gloire. Les 28 et 30 mai 1915 a maintenu sa section dans une position très difficile, notamment au combat du 30 mai 1915, où il a été grièvement blessé.

Sous-lieutenant CHEVASSUT, 3^e génie : jeune officier qui a fait preuve des plus solides qualités militaires. Par son calme, sa bravoure réelle et la confiance qu'il avait su inspirer, a pu exécuter les travaux qu'il étaient confiés dans les moments les plus difficiles, notamment au combat du 9 septembre 1914 où il a été très grièvement blessé.

Lieutenant POCAT, 48^e bataillon de chasseurs : âgé de quarante-neuf ans, a demandé à être affecté à un corps actif, faisant preuve de plus nobles sentiments patriotiques. En première ligne, depuis huit mois, a donné à tous, en toutes circonsances, l'exemple du sang-froid et de la bravoure. Grièvement blessé le 11 septembre 1915 par obus de l'aviation.

Sous-lieutenant CHAUDET, 24^e d'infanterie : officier plein d'entrain, donnant un exemple admirable d'énergie et de dévouement. A montré un grand courage dans les combats dans lesquels il a été blessé. A fait preuve d'une force d'âme peu commune et a demandé au lieutenant-colonel penché près de lui : « Croyez-vous que j'ai fait mon devoir, mon colonel ? ». Amputé de la jambe droite.

Cavaliere LE CARLIER DE VESLUD, 9^e dragons : grièvement blessé par une balle à la joue droite pendant qu'il était de faction aux tranchées dans la nuit du

les troupes engagées, a été grièvement blessé au bras droit et à la cuisse droite par un obus de fort calibre. Embaillé par sa monture effrayée par l'explosion, a réussi à l'arrêter après un parcours de 150 mètres et, malgré les souffrances causées par ses blessures, est revenu à pied pour porter secours au maréchal des logis qui l'accompagnait, ignorant que son chef avait été tué sur le coup. A fait preuve des plus belles qualités de calme, de sang-froid et de dévouement.

Médecin auxiliaire PORCHER, 6^e dragons : a assuré avec un très grand sang-froid et un dévouement au-dessus de tout éloge, le service médical aux tranchées de première ligne pendant six jours consécutifs, du 29 juin au 4 juillet 1915, dans des conditions très périlleuses et ne disposant que d'une installation des plus sommaires sans abri. Le 3 juillet, au cours d'un violent bombardement, apprenant les pertes sérieuses subies par un escadron, s'est rendu dans la tranchée bouleversée par les obus de gros calibre pour y donner des soins immédiats aux blessés. A son retour, s'est arrêté pour déterrer de ses mains un cavalier enseveli et, sous un feu très précis de l'ennemi, l'a ramené sur ses épaules au poste de secours. A provoqué, par son dévouement de chaque instant et son calme, l'admiration générale.

Adjudant FILLESOYE, 2^e hussards : a dirigé pendant les journées du 30 juin et du 1^{er} juillet des travaux de terrassement en un point particulièrement dangereux. Violentement bombardé par l'artillerie de gros calibre, a exigé que tous les travailleurs rentrent dans les abris avant d'y rentrer lui-même. A été à ce moment blessé d'un éclat d'obus à la jambe. Cité à l'ordre du corps de cavalerie.

Soldat MOUMÉGOU, 34^e d'infanterie : blessé grièvement par un éclat de grenade dans les tranchées, le 29 décembre 1914. Volontaire pour la durée de la guerre, cité à l'ordre de la brigade pour son calme et son sang-froid. Soldat modèle. Amputé de la jambe gauche.

Soldat CHARPENTIER, 34^e d'infanterie : blessé, le 26 février, dans les tranchées, alors qu'il travaillait courageusement, sous une pluie d'obus, à l'aménagement d'un boyau de première ligne. Bon soldat, très méritant ; a subi l'enucleation de l'œil droit.

Cavalier PRÉVOT, 1^{er} hussards : le 28 juin 1915, dans les tranchées, après avoir eu une très belle attitude pendant le bombardement, a été grièvement atteint d'une blessure à la jambe qui a nécessité l'amputation. Avait fait preuve, aussiôt sa blessure reçue, d'un moral remarquable, retenant des camarades qui cherchaient à s'abriter.

Caporal LAMBERT, 8^e d'infanterie : le 1^{er} juillet 1915, après l'explosion d'une mine allemande, et pendant qu'il lançait des bombes sur l'ennemi, a été atteint par une bombe allemande qui lui a causé de multiples blessures et lui a complètement arraché un bras. A montré un courage surhumain en se rendant seul au poste des brancardiers où il s'est d'abord préoccupé de savoir si d'autres camarades étaient blessés et si l'ennemi avait été repoussé. A toujours fait preuve d'un courage, d'une audace et d'un sang-froid admirables.

Sapeur mineur BALMONT, génie, compagnie 7/13 : s'est offert le 16 mai 1915 comme volontaire pour effectuer avec son sous-officier un levé topographique particulièrement dangereux. A eu le bras droit fracassé par deux balles et en a perdu l'usage. Avait été blessé une première fois le 9 janvier 1915 en poussant une sape à proximité de l'ennemi.

Adjudant PERRET, 42^e d'infanterie coloniale : sous-officier hors de pair qui, en mal des circonstances, a fait preuve de froide bravoure et de belle crânerie. Auxiliaire précieux de son commandant de compagnie. Blessé une première fois en septembre 1914 est revenu sur le front à peine guéri. Blessé à nouveau le 30 juin a refusé de se laisser évacuer.

Adjudant-chef MOUTON, 42^e d'infanterie coloniale : excellent sous-officier dont la conduite, la bravoure et le sang-froid, ont été un exemple constant pour sa compagnie. En dernier lieu a su, par son calme et sa belle attitude, maintenir un groupe de jeunes soldats violemment attaqués par des grenadiers ennemis qu'il a repoussés.

Adjudant-chef ROUSSEL, 42^e d'infanterie coloniale : sous-officier d'une bravoure exem-

plaire et d'un courage éprouvé. Blessé le 25 août d'une balle qui lui a traversé le cou. Blessé grièvement à noueau le 14 septembre 1914. N'est pas encore guéri.

Soldat FOULNES, 42^e d'infanterie coloniale : blessé très grièvement le 4 mars 1915, en faisant évidemment son devoir. A été amputé de l'avant-bras gauche. Très bon soldat, qui a fait l'admiration de ses camarades par son abnégation et son courage.

Soldat HEULET, 3^e d'infanterie coloniale : blessé, le 25 décembre 1914, au début de l'action, d'une balle qui lui avait élevé la moitié de la figure et n'ayant pu quitter la tranchée, est resté jusqu'à la fin du combat sans faire entendre une plainte, donnant à ses camarades un exemple d'énergie surhumaine. S'est encore rendu utile aux combattants, en leur passant des cartouches. A perdu la vue de l'œil gauche.

Sergent LE BIHAN, 25^e d'infanterie : parti simple soldat, au début des opérations, a conquis les grades de caporal et de sergent par son courage et le bel exemple dont il a fait preuve en toute circonstance. Blessé grièvement, le 5 juin 1915, lors de l'explosion de fourneaux de mines, a fait preuve d'un très grand sang-froid et d'une très belle énergie, servant d'exemple à la demi-section qu'il commandait et qui avait été très éprouvée.

Sergent VIOLATÉ, 19^e bataillon de chasseurs : ayant demandé, le 22 septembre 1914, à faire partie d'une reconnaissance offensive, dont le but était de dégager trente blessés français laissés à proximité des lignes ennemis, a reçu trois blessures très graves ; n'a pas voulu être soigné par ses camarades en leur répondant : « Laissez-moi, occupez-vous de la patrouille ». A réussi à traverser les lignes ennemis le lendemain et s'est présenté à nos avant-postes après seize heures de marche raide, montrant en cette circonstance une énergie peu commune.

Soldat CAZABON, 3^e d'infanterie : très bon soldat, n'ayant pu rejoindre sa compagnie lorsqu'elle reçut l'ordre de se replier après le combat du 30 octobre 1914, est resté toute la journée exposé au feu de l'artillerie. Blessé par des éclats d'obus n'a pu être relevé que dans la nuit du 31 octobre. Amputé de la jambe gauche et du pouce droit.

Maître pointeur SOUBRE, 16^e d'artillerie : a été blessé en nettoyant une fusée allemande, dont il voulait, sur l'ordre de ses chefs, rendre les inscriptions visibles et qui a éclaté en ses mains. A perdu l'œil droit et a été amputé du bras droit.

Soldat MONNIER, 35^e d'infanterie : très bon soldat. Blessé le 14 novembre 1914 en surveillant l'ennemi à travers un créneau. Malgré une blessure très grave qui lui a causé la perte d'un œil, a donné à tous ses camarades un bel exemple de courage disant au médecin qui le pansait : « Je vous donne beaucoup de mal. »

Soldat BOSSERDET, 35^e d'infanterie : étant de faction au petit poste et chargé spécialement de la surveillance d'un ancien boyau communiquant avec les tranchées allemandes (emplacement très dangereux) a été blessé à la tête par un éclat de bombe. Très bon soldat, courageux et dévoué. A toujours rempli avec beaucoup de zèle les missions qui lui ont été confiées. A subi l'évidement du globe de l'œil gauche.

Caporal ROCHE, 10^e d'infanterie : grièvement blessé au combat du 25 août 1914, a donné un bel exemple de courage et d'énergie en refusant d'être accompagné au poste de secours pour ne distraire aucun homme de la ligne de feu. Amputé du poignet gauche,

Sergent fourrier ROLLET, 98^e d'infanterie : blessé très gravement le 30 décembre. A fait l'admiration de tout le monde par son courage et son énergie. A perdu l'œil droit.

Adjudant BELLIN, 23^e d'infanterie : sous-officier d'une conscience et d'un dévouement à toute épreuve. N'a marchandé ni son temps ni sa peine. Le 8 juillet 1915, alors que les lignes téléphoniques étaient coupées, est allé lui-même et sans hésitation réparer les lignes sous un violent bombardement. Extrêmement méritant.

Sergent MICHEL, 23^e d'infanterie : déjà blessé le 8 juillet, s'est porté très bravement le 9 juillet, à la tête de ses hommes malgré un tir de barrage très violent de l'artillerie ennemie. Blessé très grièvement en donnant le plus bel exemple de courage.

Soldat DUMONT, 13^e d'infanterie : engagé

volontaire pour la durée de la guerre. Animé du plus grand esprit de sacrifice, s'est élancé avec une belle bravoure à l'assaut des retranchements ennemis. Blessé, n'a pas voulu se faire panser et a continué à poursuivre l'ennemi avec vigueur.

Sol'at LOGEL, 13^e d'infanterie : Alsacien, engagé volontaire pour la durée de la guerre. Soldat d'un courage et d'un dévouement exemplaires. A eu, le 8 juillet, une brillante attitude au feu, entraînant tous les hommes de sa section.

Sergent SAVEY-CASARD, 13^e d'infanterie : déjà cité à l'ordre pour sa brillante conduite dans les combats antérieurs, a entraîné la 8 juillet 1915, sa demi-section à l'assaut avec la plus grande bravoure.

Caporal DEBEAUX, 13^e d'infanterie : excellent gradé, éclaireur volontaire. A brillamment entraîné son escouade à l'assaut d'une position qui a été conquise.

Soldat DESBART, 13^e d'infanterie : déjà blessé le 7 septembre, revenu au front sur sa demande, s'est constamment signalé dans les missions périlleuses. Très belle conduite le 8 juillet 1915.

Sergent CHOLTON, 13^e d'infanterie : excellent sous-officier, très énergique et très courageux. Toujours prêt à accomplir les missions les plus périlleuses. Très belle conduite depuis le début de la campagne. S'est brillamment comporté le 16, le 24 juin et le 8 juillet 1915.

Sergent RODOT, 13^e d'infanterie : le 8 juillet 1915, a lutte opiniâtrement toute la nuit contre une fraction ennemie commandée par deux officiers qui ne s'est rendue qu'au jour.

Adjudant COUATON, 13^e d'infanterie : sous-officier parfait, s'est distingué à plusieurs reprises depuis le début de la campagne. Le 8 juillet 1915, a brillamment entraîné son unité à l'assaut d'une position qui a été conquise.

Sergent COLLET, 13^e d'infanterie : sous-officier très énergique. S'est distingué à plusieurs reprises. Le 8 juillet 1915, a très brillamment entraîné sa section à l'assaut d'une position qui a été conquise.

Sergent MATHIEU, 13^e d'infanterie : toujours volontaire pour les missions difficiles. A été blessé grièvement le 8 juillet 1915 en arrivant sur la position conquise.

Sergent DELMAZ, 25^e d'infanterie : le 9 juillet 1915, à l'attaque d'un fortin, s'est élancé le premier dans l'ouvrage, s'en est emparé après avoir essayé un coup de revolver d'un officier allemand. A maintenu ses hommes dans la position, malgré un bombardement violent.

Soldat ARDICHON, 35^e rég. d'infanterie : chargé, en sa qualité de grenadier, de visiter tous les abris souterrains de la ligne ennemie, a exécuté sa mission avec un courage admirable, faisant sortir les Allemands. A ramené ainsi 2 officiers et 50 hommes prisonniers.

Sergent BRESSIEUX, 35^e d'infanterie : le 8 juillet 1914, a fait l'admiration de tous par son courage. Quoique ayant reçu 2 blessures, a conservé le commandement de sa demi-section et n'a consenti à sa faire panser que sur l'ordre formel de son capitaine.

Sergent BILLET, 12 du génie : sous-officier très courageux, même tenacité. Le 18 juillet 1915, s'est précipité dans un rameau de mine, rempli de gaz pour retirer ses camarades. Le 8 juillet 1915, a entraîné énergiquement sa 1/2 section qui marchait en tête d'une colonne d'assaut.

Cannonier BAUDOIN, 6^e d'artillerie : a fait preuve du plus grand sang-froid et du plus grand dévouement en s'offrant spontanément pour servir une pièce alors que ce n'était pas son tour de service, sous un bombardement assez très intense, afin de remplacer un camarade tué.

Adjudant GRÉGOIRE, 2^e d'artillerie de montagne : le 8 juillet 1915, sa batterie étant soumise à un bombardement intense, a donné le plus bel exemple de bravoure et de sang-froid en continuant d'assurer la manœuvre régulière de ses pièces.

Sergent TOUMI BEN ALI, 4^e tirailleurs : excellent sous-officier indigène, blessé très grièvement à l'attaque des tranchées allemandes, le 16 juin 1915. Déjà blessé le 30 août.

Le Gérant : G. CALMÈS.